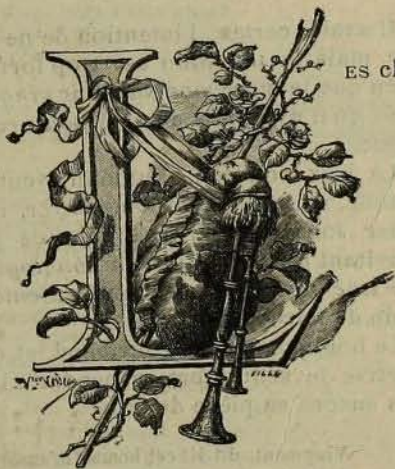


LE THÉÂTRE AU MOYEN AGE

## LE ROYAUME DE BASOCHE



ES cloches des églises et des couvents de la bonne ville de Paris viennent de sonner l'angélus du matin. Le ciel s'éclaircit, les étoiles pâlissent et une raie d'or pourpré apparaît du côté de l'Orient. C'est l'aurore... une radieuse aurore de juin.

Et voici qu'à travers les rues étroites qui s'enchevêtrent autour du vieux Palais de Justice retentissent de joyeuses clameurs, de bruyantes sonneries de trompettes et de cymbales... et de tous côtés les fenêtres s'ouvrent, laissant passer des têtes à demi éveillées, effarées ou curieuses.

Quelle est donc la cause de tout ce tapage qui met en émoi les paisibles habitants de la Cité ?

Pourquoi les enfants battent-ils des mains en criant Noël ?

Pourquoi les jeunes filles mettent-elles leurs plus fins corselets, leurs plus jolies cornettes ?

C'est jour de fête au royaume de Basoche. Le roi de la Basoche, entouré de ses dignitaires, va passer en revue ses sujets dans la grande cour du Palais. Puis, musique en tête, bannières déployées, la troupe ira « donner aubades et réveils accoutumés à MM. le premier et le second Président de la Grande Chambre, au procureur général, au chancelier et à plusieurs conseillers », ainsi que l'ordonnent les statuts du royaume de Basoche, créé par lettres patentes du roi Philippe le Bel, en l'an de grâce 1303 (1).

(1) Les clercs non mariés et n'ayant pas de charge de procureur pouvaient seuls faire partie de la Basoche.



Et bourgeoise et marchands, mendiants et malandrins, jeunes et vieilles femmes se hâtent, se pressent pour entrevoir le joyeux cortège.

Tout d'abord défilent les jeunes clercs au Parlement et au Châtelet. Ils sont groupés en douze compagnies, ayant chacune un capitaine et un lieutenant. En tête marche un enseigne portant fièrement l'étendard jaune et bleu du royaume. Pour se distinguer les unes des autres, les compagnies attachent à leur drapeau un morceau de vélin d'une couleur différente.

Des joueurs de hautbois, des sonneurs de trompettes, les tambours de la ville précèdent et suivent le cortège; puis viennent les dignitaires: les maîtres des requêtes, les trésoriers, le procureur de la communauté des clercs, l'avocat et le procureur général, le grand référendaire, le grand audienier, le grand aumônier, le chancelier; enfin, le roi, autorisé « à porter une toque pareille à celle du roi de France ».

Ce curieux défilé, qu'on appelait la *montre générale*, se renouvela chaque année pendant près de trois siècles, pour la plus grande joie des clercs et aussi du peuple de Paris. Dans un accès de mauvaise humeur contre sa « bonne ville », trop inféodée au duc de Guise, Henri III interdit la *montre générale*, qui se célébrait à la fin de juin ou au commencement de juillet.

Quelques jours après la *montre générale*, les basochiens représentaient une *moralité* ou une *farce*. Le spectacle avait lieu ordinairement dans la grande salle du Palais de Justice, et c'était la légendaire table de marbre qui leur servait de scène.

Cette table de marbre, que l'historien Sauval nous représente comme une merveille, fut mise en pièces par le terrible incendie de 1618, qui détruisit une partie du vieux palais de Saint-Louis.

« Jamais, dit Sauval, il n'y a eu tranche de marbre plus épaisse, plus large et plus longue. » Dans l'origine, elle était destinée aux festins d'apparat que les rois de France offraient aux princes étrangers de passage à Paris; mais, après l'installation de nos rois au Louvre, on l'utilisa en la prêtant à la Basoche pour ses représentations théâtrales.

C'est là sans doute que fut jouée, dans la seconde moitié du *xv<sup>e</sup>* siècle, cette amusante farce de l'*Avocat Pathelin*, un des plus curieux spécimens de la littérature comique de la fin du Moyen âge.

En voici l'analyse, d'après deux auteurs du siècle dernier, François et Claude Parfait.

Les deux frères devançant Sainte-Beuve, Nisard, MM. de Julleville, Gidel et Demogeot,

osèrent saluer, dans les *povres escrivains* du Moyen âge, les ancêtres de la plupart de nos grands auteurs modernes, et, malgré le dédain qu'on avait alors pour le *gothique*, ils se firent bravement les historiens et les éditeurs des Confrères de la Passion, des Basochiens et des Enfants Sans-Souci, recueillant dans les archives poudreuses des bibliothèques un grand nombre de mystères, moralités, farces et sotties qui auraient probablement disparu à jamais dans la tourmente révolutionnaire. C'eût été grand dommage pour l'*Avocat Pathelin*.

Maitre Pathelin est un avocat sans clientèle. Mal nourri, mal vêtu, il lui faut encore supporter les querelles journalières de sa femme, qui lui reproche amèrement sa vie misérable. Pour l'apaiser, il songe à lui donner quelques belles robes, mais, comme il n'a *ni sou ni mailles*, il cherche une dupe, car il est *fin droict maitre en tromperie*.

La victime de l'avocat sera Guillaume Joceau, un honnête marchand drapier.

Pathelin entre dans la boutique et commence son *pathelinage*. Tout en flattant Joceau, qui ressemble à son père *comme droicte peinture*, il met la main sur une pièce de drap.

Que ce drap-cy est bien faict. Qu'il est doux, s'écrie le rusé compère...

La couleur m'en plaît tant que c'est douleur.

Il avait, certes, l'intention de ne rien acheter, mais la tentation est trop forte, et il voit bien que le marchand va avoir *vingt ou trente écus* qu'il avait mis de côté *pour retenir une rente*.

Le prix convenu, Pathelin veut emporter l'étoffe, naturellement sans payer, et pour décider Joceau, il redouble de politesses, l'invitant à *venir boire en son logis*, et *manger une oie* que sa femme Guillemette est en train de faire rôtir.

Le bonhomme est gourmand, et cette perspective le séduit fort; cependant, il ne lâche pas encore sa pièce de drap.

Vrayment, dit-il, cet homme m'assotte.  
Allez devant, sus, je iroy doncques  
Et le porteroy.

Mais Pathelin s'en empare et la met sous son bras.

Le pauvre marchand, qui n'ose se fâcher avec un client aussi aimable, partagé entre ses défiances et sa gourmandise, dit timidement :

Il vaut mieux, pour le plus honneste,  
Que je le porte.



L'avocat s'indigne.

Male feste !  
M'envoie la sainte Madeleine,  
Si vous en preniez la peine.  
C'est très bien dit : Dessoulz l'aisselle  
Cecy me fera une belle  
Bossel!...

Et, après avoir de nouveau invité Joceaume à venir se régaler chez lui, il s'éloigne au plus vite :

Je vous prie que vous me baillez  
L'argent dès que j'y serai,

crie le malheureux drapier, sur le pas de sa porte.

Pathelin est déjà loin. Tout essoufflé, il arrive chez lui et raconte à sa femme comment il a réussi à emporter la pièce d'étoffe sans bourse déliée.

Ce bon tour rappelle à Guillemette *la fable du corbeau qui était assis sur une croix de cinq à six toises de haut, lequel tenait un fromage au bec. Un renard qui vit ce fromage pense à lui. Comment l'aurai-je ?*

*Lors se mit dessoulz le corbeau et commence à vanter la beauté de son corps, le charme de son chant.... Le corbeau*

Quant son chant ainsi vantés  
Ouvrit le bec pour chantés,  
Et son fromage choit à terre,  
Et maître renard vous le serre  
A bonnes dents et vous l'emporte,  
Ainsi est-il (je m'en fais forte)  
De ce drap, vous l'avez happé  
En lui usant de beau langage,  
Comme fît renard du fromag.

Pour garder le drap comme renard le fromage, voici le stratagème trouvé par Pathelin :

Joceaume doit venir manger de l'oye,  
Je suis certain qu'il viendra braire  
Pour avoir argent promptement.  
Il convient que je me couche  
Comme un malade sur sa couche,  
Et, quand il viendra, vous direz :  
« — Ah ! parlez bas ! et gémirez  
En faisant une chière fade.  
Las ! ferez-vous, il est malade  
Passez deux mois ou six semaines !  
Et s'il vous dit ce sont trudaïnes  
Il vient avec moy tout venant ;  
Hélas ! ce n'est pas maintenant  
Ferez-vous qu'il faut rigoler.

— Par l'âme qui en moy repose,

répond dame Guillemette,

Je feray très bien la morale. »

Elle guette le marchand et, avant même qu'il ait frappé au logis, elle commence ses doléances ; elle vient ouvrir en gémissant, et

joue dans une telle perfection son rôle de désespérée que le bonhomme, tout troublé, ne comprenant rien à cette comédie, finit par s'en aller sans oser réclamer son argent.

Tandis que les deux fripons se félicitent mutuellement de leur adresse, on frappe de nouveau. Cette fois, c'est un client!...

Enchanté de l'aubaine, Pathelin prend son air le plus grave pour recevoir Thibault l'Agnelet, un berger que son maître accuse de tuer ses moutons et de les manger sans le payer. Le vol est indéniable, et le serviteur infidèle, très effrayé d'être cité en justice, promet à l'avocat une bonne somme s'il parvient à le sauver de la prison.

Pathelin, « le fin droict maître en tromperie », a vite trouvé le moyen :

Thibault l'Agnelet contrefera l'insensé ; à toutes les questions qu'on lui adressera, il ne répondra que : Bée ! Bée ! L'avocat le rencontrera comme par hasard sur son chemin et, sans avoir l'air de le connaître, semblant céder à un sentiment de compassion, il plaidera sa cause devant le juge.

Les auteurs inconnus de *Maître Pathelin* nous transportent maintenant chez dame Thémis.

Le juge, assis à son tribunal, écoute la plainte du maître de Thibault l'Agnelet ; or ce maître n'est autre que Guillaume Joceaume. En apercevant Pathelin, qui essaie tout d'abord de se dissimuler, le malheureux drapier se trouble et, dans sa colère contre les deux voleurs, mêle tant et si bien les aulnes de drap et le nombre des moutons, que le juge, n'y comprenant plus rien, finit par l'interrompre :

Sus revenons à ces moutons,  
Qu'en fut-il ?

— Il en fut six aulnes de neuf francs,

répond le pauvre marchand.

Impatiente, le juge s'écrie :

Il n'y a ni rime ni raison  
En tout ce que vous rafardez (racontez).  
Qu'est cecy ? Vous entrelardez  
Puis d'ung, puis d'autre, somme toute,  
Par la sang bleu je n'y vois goutte.  
Il braille de drap et babille,  
Puis de brebis au coup la quille.  
Chose qu'il dit, ne s'entretient.

Pathelin, payant d'aplomb, demande au juge la permission de défendre le pauvre idiot que son maître persécute :

Alors, commence la scène la plus burlesque qui se puisse imaginer. Pathelin plaide, Joceaume discute, l'Agnelet bèle ; et le juge, ahuri par tout ce tapage, conclut en acquittant le berger :



Je l'absous de votre demande  
dit-il sévèrement au drapier,

Et vous défends de procéder.  
C'est un bel honneur de plaider  
A ung fol... Va t-en à tes bestes.

Furieux, hors de lui, le drapier se jette sur Pathelin en réclamant la pièce de drap qu'il lui a prise ce matin même. Sans se laisser émouvoir, l'avocat dit à Joceaume, avec un grand sang froid, qu'il n'a jamais été chez lui, qu'il le voit pour la première fois et que, sans doute, il le confond

Avec Jehan de Noyon, qui lui ressemble de corsage.

Débarrassé du marchand, Pathelin va trouver le berger.

Ta besogne est-elle bien faite?

LE BERGER

Bée!...

PATHELIN

Ta partie en retraite.  
Ne dy plus bée, il n'y a faire.  
Lui ai-je baillé belle entorse?  
T'ai-je point conseillé à point?

LE BERGER

Bée!...

PATHELIN

He Deo on ne t'orra (entendra) point;  
Parle hardiment, ne te chaille (1).

LE BERGER

Bée!...

PATHELIN

Il est temps que je m'en aille.  
Paye-moi!

LE BERGER

Bée!...

PATHELIN

Quel bée, il ne fault à dire,  
Payez-moi et bien doucement.

LE BERGER

Bée!...

PATHELIN

Quel bée, parle sagement  
Et me paye si m'en iroy.

LE BERGER

Bée!...

PATHELIN

Scay tu quoy je te diroy  
Je te prie sans plus m'aboyer, ni bèler,  
Que tu penses de moy payer.  
Je ne veuil plus de bèleries,  
Paye-moi!

(1) Ne pas s'inquiéter.

LE BERGER

Bée!...

PATHELIN

Tu te rigolles. (A lui-même)  
Comment n'en aurai-je autre chose.  
A trompeur, trompeur et demi!

Sur cette conclusion morale, les acteurs venaient saluer leur public, lui donnant rendez-vous à la feste prochaine.

On n'était pas blasé en ces temps lointains, et les spectateurs ne ménageaient à la joyeuse troupe ni les applaudissements, ni les éclats de rire.

La Basoche donnait ordinairement deux représentations par an, en dehors de celle qui suivait la *montre générale*.

La première avait lieu le jeudi qui précédait ou suivait la fête des Rois; la seconde, le jour où se plantait le *May*.

A partir du règne de François I<sup>er</sup>, la plantation du *May* devint la grande fête de la Basoche, et les cérémonies qui la précédaient se continuèrent jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

D'après les traditions du royaume de Basoche, fidèlement recueillies par les frères Parfait, lors des troubles de Guienne, en 1547, six mille Basochiens offrirent leurs services à François I<sup>er</sup> pour aider ses troupes à vaincre la révolte.

Le roi de France accepta le renfort proposé par le roi de la Basoche, et, en récompense de la bravoure et de l'intrépidité des jeunes clercs, il leur fit don « d'un lieu de promenade de cent arpents de pré qu'on appelait le pré de la Seine et qu'on nomma depuis le *Pré-aux-Clercs* » (1) Avec la permission de faire couper tous les printemps deux arbres dans une de ses forêts, pour en élever un dans la cour du Palais, il leur accordait des gratifications « à prendre sur les amandes adjugées au Roy, tant au Parlement, qu'en la Cour des Aydes » pour subvenir aux frais de la cérémonie.

Chaque année au mois d'avril, la juridiction de la Basoche nommait deux commissaires « pour faire la recette et la dépense de la fête du May ».

Les deux délégués se présentaient d'abord au Parlement et à la Cour des Aydes pour solliciter la gratification royale, qui leur était remise aussitôt; puis, traversant la cour du Palais, ils se rendaient à la Maîtrise des Eaux et Forêts, afin de prendre date avec les officiers de la couronne pour la cérémonie du choix des arbres.

Cette cérémonie, qui avait toujours lieu un

(1) Le dernier vestige de cette libéralité royale est une petite rue du faubourg Saint-Germain, qui porte le nom de rue du Pré-aux-Clercs.



dimanche, était l'occasion de deux jours de fête pour la Basoche.

Le mercredi qui précédait, le chancelier et les deux commissaires, revêtus de leurs plus beaux habits, se retrouvaient au palais « avec un timbalier, un basson, quatre trompettes, trois hautbois »; tous ensemble allaient donner aubades et réveils accoutumés au premier président, aux présidents à mortier, aux procureurs et avocats généraux, aux officiers des Eaux et Forêts, et enfin à la Basoche, où sans doute un plantureux repas redonnait des forces aux musiciens, au chancelier et à ses deux acolytes.

Mais les jeunes clercs n'avaient pas le temps de s'attarder à table; à midi, ils repartaient pour continuer leurs « aubades et réveils » à la porte du Parquet des gens du roi et à celle de la Grande Chambre; ils allaient ensuite se faire entendre au bas de l'escalier de la Cour des Aydes, aux Requêtes et à la Chancellerie, où on leur délivrait une lettre de gratification de quatre sceaux simples.

Le soir, les nombreux sujets du roi de la Basoche venaient rire, boire et danser au *Pré-aux-Clercs*; et le couvre-feu était depuis longtemps sonné, qu'on entendait encore, à travers les rues endormies, leurs gais fredons, leurs bruyants appels.

Les veilleurs de nuit et les soldats du guet les saluaient au passage; car, en vertu des privilèges accordés par le roi Philippe le Bel, les clercs au Parlement et au Châtelet avaient une juridiction spéciale et ne relevaient que de leurs chanceliers, procureurs et avocats généraux.

Quantaux malandrins et coupeurs de bourses, qui déjà dévalisaient sans scrupules les passants attardés, cette insouciant jeunesse ne s'en préoccupait pas davantage. Elle avait des pieds agiles et des poings vigoureux, l'esprit alerte pour se tirer des mauvais pas et le renom bien mérité d'avoir plus d'illusions, d'espérances et de gaieté que d'argent.

Cependant, le roi de la Basoche avait droit de battre monnaie comme les grands seigneurs féodaux; mais cette monnaie n'avait cours que parmi les clercs et leurs fournisseurs.

Chaque nouveau clerc, en entrant au Palais, devait payer sa bienvenue d'un *teston de roy* une monnaie d'argent pesant un peu plus de sept deniers et demi; c'étaient les trésoriers qui prélevaient ce léger impôt. En 1513, le teston de roi était évalué à dix sols; mais, sous les successeurs de Louis XII, elle augmenta et valut jusqu'à trois livres. Les nobles payaient double bienvenue « à cause de leur qualité ».

Dès l'aube du dimanche fixé pour le choix du May, les alentours du Palais sont en émoi.

Après avoir entendu une messe matinale, les officiers de la Basoche, parés de leurs habits de cérémonie, s'en vont à cheval, musique en tête, prendre leur chancelier pour le conduire dans la cour du Palais, où se trouve réunie la Basoche tout entière.

Après un discours sur l'antiquité et les privilèges de la Basoche, la cavalcade se remet en route. Au bruit des trompettes, des tambours et des cymbales, elle traverse les rues étroites de la vieille Cité, franchit la porte Saint-Martin et s'achemine vers la forêt de Bondy, où l'attendent les officiers des Eaux et Forêts.

Une collation est servie au lieu du rendez-vous. Forestiers et Basochiens trinquent gaiement, puis se séparent pour se retrouver un peu plus loin avec la solennité de plénipotentiaires décidant une alliance royale.

Quand le chancelier et son cortège sont remontés à cheval, un des huissiers va avertir MM. les officiers des Eaux et Forêts que la Basoche arrive en corps.

— Nous sommes prêts à la recevoir, répondent ceux-ci.

Et les deux groupes se rejoignent.

Le procureur général de la communauté des clercs prononce alors une harangue dans laquelle, après avoir rappelé « les droits et privilèges de la Basoche » et fait l'éloge du roi régnant et du chancelier en place, il termine en demandant la permission de faire marquer les deux arbres.

La permission accordée, les timbales et trompettes retentissent de nouveau, mettant en révolution tous les hôtes emplumés de la forêt.

Le garde-marteau marque les deux arbres choisis; puis forestiers et basochiens échangent de nouveaux compliments et, se disant à l'année prochaine, s'éloignent chacun de leur côté. « Le chancelier et sa compagnie reviennent dîner où ils ont déjeuné et ne rentrent dans la bonne ville de Paris qu'après le soleil couché ».

Le lendemain, on ne travaillait pas beaucoup dans les études de procureurs. Les héros de la fête avaient tant à raconter à leurs camarades !... Et, tout en filant la quenouille ou en piquant son aiguille, plus d'une jouvencelle songeait au brillant cortège de la veille et, toute rêveuse, elle se rappelait le jeune clerc à la mine éveillée, aussi beau qu'un seigneur, qui lui avait souri au passage !...

Quelques jours après, les commissaires de la Basoche envoyaient un charpentier à Bondy pour y couper les arbres et les conduire au Palais.

Le lendemain, en grande pompe, on abattait l'ancien May et on élevait le nouveau. Au



tronc de l'arbre, on attachait avec l'ecusson de la Basoche, qui portait « d'azur à trois écrivains d'or », les noms du chancelier et des commissaires en exercice.

Puis, la cérémonie terminée, les clercs donnaient une représentation dans la grande salle du Palais, pour la plus grande joie du peuple parisien, qui s'y disputait les places.

En dehors de ses trois représentations annuelles, la Basoche prêtait son concours à toutes les grandes réjouissances parisiennes, et principalement lorsque les rois ou les reines de France faisaient à Paris une entrée solennelle. C'est ainsi que les Basochiens vinrent danser et jouer à l'Hôtel de Ville, quand François I<sup>er</sup> y fut reçu, pour la première fois, après les cérémonies du sacre.

Le nouveau roi et sa cour s'amuserent beaucoup du spectacle donné par les clercs; ceux-ci ne demandaient qu'à recommencer, mais un arrêt du Parlement le leur défendit « à cause du deuil du feu Roy ».

Les Basochiens, désolés, firent plaider leur cause par le poète favori de François I<sup>er</sup>, Clément Marot, qui composa à cette occasion une très jolie ballade dont voici la fin :

Bon cœur, bon corps, bonne phisyonomie;  
Boire matin, fuir noise et tanson,  
Dessus le soir pour l'amour de sa mie,  
Devant son huis (1) (dire) la petite chanson.  
Trancher du brave et du mauvais garçon,  
Aller de nuit, sans faire aucun outrage,  
Se retirer, voilà le tripotage.  
Le lendemain recommencer la presse.  
Conclusion : Nous demandons liesse,  
De la tenir jamais ne fûmes las,  
Et maintenons que cela est noblesse.  
Car noble cœur ne cherche que soulas (2).

François I<sup>er</sup> accéda à la requête des clercs et, pour augmenter leur joie, il leur accorda, le 1<sup>er</sup> février 1515, une large subvention.

Ce n'était pas la première fois que le royaume de Basoche avait des démêlés avec le Parlement.

JACQUES DE LA FAYE.

(La fin au prochain numéro.)

(1) Huis, porte.

(2) Soulas, joie.

## BIBLIOGRAPHIE

### PIEUSES PENSÉES EN L'HONNEUR DE LA SAINTE VIERGE

PAR MADEMOISELLE MARIE AVENEL

Ce joli petit ouvrage, d'un format commode et d'une impression soignée, sera le bienvenu aux approches du mois de Marie, près de toutes les personnes pieuses. Il renferme, pour chacun des trente-et-un jours, une courte méditation d'une dévotion vive et d'un style élevé, qui n'ont rien de commun avec la banalité fâcheuse de certains livres de piété. Ces méditations se rapportent aux principaux événements de la vie de la Sainte Vierge. C'est essentiellement un ouvrage de propagande que son bon marché excessif permettra de répandre, avec la certitude de faire œuvre utile et salutaire (1).

### LE GRAND SYLVAIN

PAR PIERRE DE BARNEVILLE

C'est la vieille ville normande de Caen, ses

belles églises et ses maisons gothiques que l'auteur a prises pour cadre de cette jolie étude de la vie de province. La gracieuse Marcelle, la fille pauvre du capitaine, trouvera-t-elle un mari, sans autre dot que ses qualités? Avec les personnages du roman, l'on s'intéresse à ce problème et aux types originaux groupés autour de l'héroïne. Des pages d'une poésie délicate relèvent ce récit très simple, mais empreint du charme de tout ce qui est honnête et vrai (1).

### COEUR-DE-ROI

PAR CHARLES FOLEY

Cet épisode des derniers soulèvements de la chouannerie expirante ressuscite, avec un art scrupuleux des moindres détails et un rare charme de descriptions, une petite ville de l'Ouest, à la fin du siècle dernier. L'action en est dramatique et poignante : l'évasion de Cœur-de-Roi, le héros royaliste, et le récit de

(1) Chez Desclée, rue Saint-Sulpice, 30, et chez l'auteur, boulevard Saint-Germain, 30. — Prix : 75 cent.

(1) Chez Perrin, 35, quai des Grands-Augustins. — Prix : 3 fr. 50.



la bataille tiennent en haleine jusqu'aux dernières pages, d'une émotion pénétrante et un peu mélancolique, note très personnelle de l'auteur. Entre le gentilhomme, chef de chouans, et le capitaine républicain, entre la grâce d'Yvette et l'ardent dévouement de Florise, se partageront les sympathies des lectrices de ce beau roman, que nous n'osons cependant recommander sans distinction à de très jeunes filles. De jolies gravures ajoutent au volume un cachet d'élégance spécial (1).

CHEVALIER DE LA PETITE RIVIÈRE.

### LES GRANDES VOYAGEUSES

PAR MADAME MARIE DRONSART

Les livres pour l'enfance sont beaucoup plus nombreux que les ouvrages propres à être mis dans les mains de la jeunesse, et surtout de la jeunesse féminine. *Les Grandes Voyageuses* (2) appartiennent par excellence à cette seconde catégorie. C'est un hommage rendu au courage moral et à l'intrépidité des femmes, au rôle qu'elles ont joué dans la conquête pacifique du globe. Très variés, à la fois amusants, intéressants et instructifs, tous les faits, tous les enseignements que renferme ce livre, ont été puisés aux meilleures sources et lui ont valu l'honneur d'être appelé par un critique autorisé : « le Plutarque des femmes ».

### LES CHAMBRES DE FERNANDE

PAR A. VERLEY

La librairie Lecoivre, 90, rue Bonaparte, vient

(1) Chez Perrin, 35, quai des Grands-Augustins. — Prix : 3 fr. 50.

(2) *Les Grandes Voyageuses*, 4 vol. in-8°, illustré de 75 gravures. Prix : broché, 7 fr.; cartonné, 10 fr. — Hachette, 79, boul. Saint Germain.

de publier *Les Chambres de Fernande*, par A. Verley, auteur d'*Une perfection*, ouvrage couronné par l'Académie française, et de *Miss Fantaisie* (Bibliothèque rose, librairie Hachette).

Pour l'intérêt qu'ils offrent, pour l'élégance du style et pour leur portée morale, ces livres méritent d'être signalés à la jeunesse.

### EN FAMILLE

PAR HECTOR MALOT

On se rappelle l'accueil sans précédent fait à *Sans Famille*, ce roman traduit dans toutes les langues de l'Europe et qui fut un des grands succès de la librairie de notre temps. C'est pour répondre aux sollicitations qui lui venaient de toutes parts que M. Hector Malot a écrit un pendant à cet ouvrage, en écrivant *En Famille* (1).

L'action de ce livre touchant est menée par une jeune fille intelligente et courageuse qui triomphe de toutes les difficultés accumulées devant ses pas, et finit par retrouver son grand-père et conquérir à son foyer la place à laquelle lui donne droit sa naissance. Mais quoi de plus dramatique et de plus émouvant que le récit des efforts de cette vaillante enfant qui lutte victorieusement contre toutes les misères de la vie, et quelles leçons plus fortifiantes et plus consolantes que celles qui se dégagent de ce livre que les petits comme les grands liront avec émotion et avec fruit !

Quant aux illustrations qui accompagnent le texte de M. Hector Malot, elles sont dignes du nom et de la réputation de M. Henri Lanos, ce délicat artiste dont les dessins sont universellement connus et appréciés.

(1) *En Famille*, 4 vol. gr. in-8° illustré, relié toile. Prix : 15 fr. — E. Flammarion, éditeur, à Paris.

### CURIOSITÉ HISTORIQUE

Ce serait une erreur de croire que l'ascenseur est d'invention récente. En effet, on lit dans Saint-Simon : « Villayer, bonhomme plein d'inventions et de beaucoup d'esprit, a inventé des chaises volantes qui, par des contrepoids, montent et descendent seules entre deux murs à l'étage qu'on veut. M. le Prince s'en est fort servi à Paris et à Chantilly. M<sup>me</sup> la Duchesse, sa belle-fille, en voulut avoir une de même pour son entresol, à Versailles, et voulant y monter un soir, la machine manqua et s'arrêta à mi-chemin, en sorte qu'avant qu'on pût l'entendre et la secourir en rompant le mur, elle y demeura trois bonnes heures engagée. Cette aventure la corrigea de la voiture et en a fait passer la mode ».



# MAIN D'ENFANT

(SUITE)



QUAND il revint quelques minutes après, suivi de plusieurs jeunes gens, le corps de l'étranger était étendu au soleil sur le gazon, et le paysan, penché sur lui, essayait vainement de ramener la chaleur dans ses membres glacés.

— Transportons-le jusqu'à la première maison du bourg, dit-il en secouant sa tête blanche, mais c'est fini pour le pauvre garçon ! Il faut envoyer quelqu'un à Saint-Amand et faire télégraphier à Clermont.

Et pendant que le funèbre convoi suivait le chemin creux tout bordé d'égantiers, il raconta d'une voix entrecoupée que la fillette, voulant prolonger la promenade sur le lac, l'étranger, fatigué, lui avait tendu les rames à lui, Jacques. A ce moment, la poupée de l'enfant était tombée à l'eau. Que s'était-il passé ensuite ? Il l'ignorait... Il cherchait à repêcher le jouet, quand un cri lui avait fait lever la tête... Il était seul dans sa barque... Tout portait à croire que la petite, en se penchant pour ravoier sa poupée, avait échappé aux bras de son père, et que ce dernier, fou de douleur, s'était jeté à l'eau, espérant la sauver. Gêné par ses vêtements, ne sachant peut-être même pas nager, la congestion avait rapidement fait son œuvre.

Le bonhomme achevait son récit quand on arriva au village. Un grand feu flambait dans la première chaumière ; un lit bien chaud était préparé pour l'inconnu ; et, pendant que Jacques et Gérard, tout grelottants, changeaient d'habits, des villageois s'empressaient autour du noyé ; les uns essayant de faire glisser un breuvage réconfortant entre les dents serrées, les autres le frictionnant de leurs robustes mains de travailleurs ; mais, comme l'avait dit le pêcheur, tout était inutile. Quand Gérard revint, la mine attristée des paysans lui apprit que la mort ne lâchait pas sa proie...

Pâle d'émotion, les bras croisés devant le lit funèbre, il contempla longtemps le corps qui reposait rigide sous les rideaux de grosse serge.

Pourquoi le lac ne l'avait-il pas choisi pour victime, lui, Gérard, au lieu de prendre ce jeune père qui pouvait être si heureux avec sa fillette aux boucles d'or ? Pourquoi ?

Il sortit brusquement de sa rêverie.

— Où est l'enfant ? demanda-t-il.

Une paysanne s'avança :

— A côté, monsieur. Elle vit, la pauvre ! Mais, ça fait pitié, conclut-elle en s'essuyant les yeux du revers de son tablier, elle pleure en appelant son père. Voulez-vous venir, s'il vous plaît ?

Dans la chaumière voisine, au milieu d'un grand lit couvert de chauds lainages, Gérard aperçut, se détachant sur l'oreiller de toile bise, une petite figure pâle couronnée de cheveux blonds. Les yeux étaient clos, mais de grosses larmes coulaient sur les joues, parfois les lèvres s'entr'ouvraient, murmurant dans un sanglot :

« Papa !... Papa !... »

Gérard, tout ému, se pencha sur le lit :

— Sois sage, mignonne, ne pleure pas. Tu reverras papa, plus tard.

Elle ouvrit les yeux, et, faiblement, demanda :

— Où est papa ?

— Près de toi, bien près. Il dort.

— Je veux aller à côté de lui.

— Non, tu l'éveillerais, comprends-tu ?

— Oui.

Alors, très bas, de peur de troubler ce sommeil éternel, hélas !

— Et Nina ? dit-elle.

— Qui est-ce, Nina ?

— Ma poupée.

— Elle dort aussi. Fais comme elle, dors, ma chérie !

Il posa sa main sur le front mouillé de sueur de l'enfant. Elle résista d'abord ; puis, bientôt, lassée, envahie par une étrange torpeur, ses yeux se fermèrent, et Gérard comprit, à sa respiration égale et douce, qu'elle sommeillait enfin.

Dans la soirée, le médecin légiste et plusieurs membres du parquet arrivèrent à Aydat. Ils se découvrirent en entrant dans la



chaumière, le cœur serré de cette épouvante que les morts de ce genre inspirent même aux plus braves.

Le lit sur lequel reposait l'étranger était jonché de branches de feuillage; deux chandelles brûlaient sur une petite table, et une branche de buis trempait dans l'eau bénite devant un crucifix de cuivre. Le médecin souleva le drap qui voilait le visage du noyé et poussa un cri :

— Mais, c'est le nouveau substitut!

— M. Gorvello! Vous vous trompez, Launay. Que serait-il venu faire à Aydat?

— Se promener avec sa fille, parbleu. Oh! je ne me trompe pas. Pauvre garçon! Et l'enfant? Qu'est devenue l'enfant?

— Elle dort, répondit Gérard. Est-il étrange que cette frêle créature ait résisté, tandis que le père...

— Le père mourant, la fillette eût dû mourir aussi, interrompit un grand jeune homme blond. J'ai vu plusieurs fois M. Gorvello chez le président. Il a dit devant moi à ce dernier : « Ma fille me rattache seule à la vie. Sans fortune, que deviendrait-elle? Nous n'avons que des parents éloignés; personne ne voudrait probablement s'en charger. »

— C'est triste! Il y a peu de temps, n'est-ce pas, que ce pauvre Gorvello était à Clermont?

— Trois semaines. Et il est veuf depuis un an. Vous savez, Tardieu, le dénouement est précipité, voilà tout. Ce garçon-là s'en allait d'une maladie de langueur.

— Il aimait donc bien sa femme?

— Passionnément, paraît-il... Hein! ce n'est pas drôle, la vie?

— La mort encore moins. Je rêverai à cette figure de noyé, bien sûr... Allons, Launay nous fait signe d'avancer.

Pendant qu'on achevait les constatations légales, Gérard, sortant sans bruit de la chaumière, retourna près de l'enfant. Elle dormait toujours d'un tranquille sommeil, une main perdue dans ses boucles blondes.

— Pauvre créature! murmura le jeune homme, songeant aux paroles qu'il venait d'entendre; t'ai-je rendu service en, t'arrachant aux eaux du lac! La mort n'était-elle pas préférable à l'avenir qui t'attend? Où te conduira-t-on? Auras-tu près de toi un cœur compatissant dont la chaude affection fera épanouir ton cœur d'enfant? Ou, prise de force par un être grossier, es-tu destinée à vivre en mercenaire, pleurant à jamais ton bonheur perdu?...

Un bruit de pas et de voix interrompit les réflexions de Gérard. Le médecin Launay entra suivi de ses compagnons, et la fillette, réveillée brusquement, se mit à pleurer en apercevant tous ces visages inconnus.

— Papa! Papa! demanda-t-elle encore.

Le grand jeune homme blond s'approcha :

— Il viendra bientôt ton papa, sois sage, petite; si tu cries, il se fâchera.

— Papa ne se fâche pas, dit-elle au milieu de ses sanglots; je veux papa!... Où est papa?

Et, reconnaissant Gérard, elle lui tendit les bras :

— Dis, monsieur, conduis-moi vers papa.

Cette confiance enfantine toucha le jeune homme.

— Tu sais, mignonne, il dort.

— Il dort donc toujours?

— Oui, toujours; il était très fatigué d'avoir ramé.

— Ah!

Docilement, elle se laissa recouvrir dans le grand lit où elle tenait une si minime place; et Gérard resta près d'elle, caressant machinalement sa joue satinée.

— Voyons, il faut prendre une décision, dit tout à coup le médecin à demi-voix; nous enverrons chercher ce malheureux Gorvello, très bien; mais l'enfant? Où mettre l'enfant en attendant qu'on ait la réponse des parents? Savez-vous, Ferrand, si Gorvello a quelque ami à Clermont?

— Durant ces trois semaines, il s'est occupé de son déménagement et des visites officielles. Voilà tout. Une vieille femme venait faire son ménage et garder l'enfant en son absence.

— On pourrait la laisser à cette dernière.

— Dame! C'est le seul parti raisonnable; mais la nuit? Cette femme-là a son mari et trois ou quatre mioches.

— Bon! Toujours des complications. Le mieux est de parler de cela au président. En attendant, moyennant une pièce de monnaie, la petite va coucher ici; la propriétaire de la chaumière veillera sur elle.

Le médecin s'approchait de la paysanne, quand Gérard s'avança vivement :

— Voulez-vous me la confier? dit-il d'une voix basse et ferme. Je me nomme Gérard et suis ingénieur à l'usine Tudy. Ma maisonnette est située sur la route de Fontanas, le grand air ne pourra qu'être salubre à cette enfant, qui paraît assez frêle. Je réponds de ma vieille domestique pour l'entourer d'affection et de soins.

— Bravo! monsieur! s'écria le jeune homme blond, tendant la main à Gérard; nous devons vous paraître des égoïstes fiéffés; mais, nous sommes tous de joyeux célibataires, que ferions-nous de cette fillette?

Sur les lèvres de Gérard se dessina un pli amer... Il était donc vrai qu'il fallait avoir souffert pour se montrer compatissant.

— Puisque vous consentez, reprit-il, je vais chercher une voiture et dire à ma domestique



qu'elle prépare un petit lit. Je voudrais emmener l'enfant ce soir, durant son sommeil, pour lui éviter une nouvelle crise de larmes.

Il sortit de la chaumière ; et le docteur Lounay, le front appuyé contre l'unique carreau de la croisée, le suivit du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu au détour du chemin.

Alors, se tournant vers ses compagnons :

— Un fier original, hein !

— Oui, répondit celui qu'on nommait Ferrand, mais un brave cœur aussi.

— Il n'eût peut-être pas fallu accepter, ajouta Tardieu, car c'est un inconnu, après tout.

— Un inconnu, non, reprit le docteur, j'ai entendu parler de ce garçon par M. Tudy. En tous cas, il a plus de droits que nous sur la fillette, c'est lui qui l'a sauvée... Puis, si quelqu'un veut se charger de la petite, on l'enverra chercher demain. Allons, partons, nous n'avons plus rien à faire ici.

Quelques heures après, Gérard était de retour à Aydat. La nuit enveloppait la campagne, les maisons étaient closes, un profond silence régnait partout... Laissant la voiture près du lac, il suivit à pas pressés le sentier conduisant au village, guidé par la faible clarté qui brillait dans la chambre du mort, et poussa doucement la porte de la seconde chaumière.

La fillette dormait sous la garde de la paysanne. Elle ne fit pas un mouvement quand Gérard l'entoura de chaudes couvertures sur lesquelles il mit encore la mante ouatée de Mathurine. Ses yeux ne s'ouvrirent pas, son cœur ne battit pas plus vite au contact de la joue glacée de son père, suprême caresse avant l'éternelle séparation !...

Bientôt, la voiture roula rapidement sur le chemin solitaire, emmenant Gérard, qui tenait serré contre son cœur, comme un père attentif, le pauvre être à peu près aussi isolé dans la vie qu'il l'était, hélas ! lui-même.

Dix heures sonnaient à l'église de Royat lorsque le jeune homme franchit le seuil de sa demeure. Mathurine l'attendait anxieuse. S'élançant à sa rencontre, elle tendit les bras pour prendre l'enfant, mais Gérard l'arrêta d'un geste :

— Non, non, je la monte jusqu'à votre chambre ; fermez la porte et venez vite la coucher. L'important est de ne pas la réveiller.

Doucement, la vieille femme enleva les couvertures, plaça la petite dans le lit qu'elle avait préparé ; puis, les larmes aux yeux, elle se tourna vers Gérard :

— Qu'elle est jolie ! murmura-t-elle... Pauvre Minette ! Comment ferons-nous demain pour la consoler ?

Mathurine avait raison de s'inquiéter... Gérard, après une nuit d'insomnie et de fièvre, s'était endormi au matin, quand des cris per-

çants l'éveillèrent en sursaut. Bien que brisé de lassitude, s'habillant à la hâte, il courut près de l'enfant, en proie à une véritable crise nerveuse. Elle repoussait Mathurine de ses petits poings fermés, se roulait désespérément sur l'oreiller, insensible aux tendres paroles, aux promesses de la vieille femme... Gérard s'assit près du lit, et, sans même essayer de consoler cette douleur enfantine, dont la violence lui faisait mal, il attendit, les yeux fixés sur le petit visage bouleversé, que la première explosion de désespoir fût passée... Bientôt, les cris devinrent moins aigus, puis cessèrent complètement, et quelques sanglots soulevèrent seulement par intervalle la poitrine fatiguée de la fillette. Alors, Gérard se leva et se pencha sur elle :

— Comment t'appelles-tu, mignonne ? demanda-t-il si doucement, que Mathurine entressaillit de surprise.

— Rosie, balbutia-t-elle.

— Eh ! bien, Rosie, il faut être sage, ne plus pleurer... Ton papa ne serait pas content.

D'une voix brisée, elle murmura :

— Où il est, dis ?

— Au ciel.

— Au ciel, vers maman ?

— Oui, vers ta petite mère, ils te voient tous les deux.

— Et moi, je les verrai, quand ?

— Plus tard ; tu iras au ciel et tu les retrouveras.

— Ce soir ?

— Je n'en sais rien.

— Demain, alors ? C'est très long, demain.

Elle se remit à pleurer, silencieusement ; puis, s'accoudant sur son oreiller, elle regarda un instant le ciel.

— Où est papa, là-haut ?

— Tu vois, entre les deux nuages, ce petit coin bleu ? Il est là avec ta maman. Tiens, ils t'envoient un baiser.

— Je ne vois pas.

— J'ai de meilleurs yeux... Quand tu seras grande, tu les verras aussi.

Crédule, elle appuya tour à tour avec ferveur ses deux mains sur ses lèvres, en fixant toujours « le petit coin bleu » indiqué par Gérard.

— C'est donc du lac qu'il est monté là-haut papa ?

— Oui.

— Et Nina, l'a-t-il emmenée ?

— Ta poupée ? Je crois que oui. Je t'en apporterai une beaucoup plus belle.

Elle secoua la tête.

— Ce ne sera plus Nina ! Mais, si elle peut amuser papa, je ne la regrette pas, vois-tu. Il faudra m'en acheter une blonde, avec une robe bleue, des boucles d'oreilles et des souliers.



— C'est entendu.

— Qui es-tu, dis ? L'oncle Gorvello dont parlait toujours papa ?

— Non. Je m'appelle Gérard.

— Oncle Gérard, c'est laid chez toi. Conduis-moi à la maison ; j'ai des ménages, des livres, et je sais jouer toute seule sans faire de bruit.

— Ce soir, tu iras à la maison ; en attendant, je vais te chercher un joli petit âne sur lequel tu te promèneras.

De nouveaux sanglots gonflèrent sa poitrine.

— Papa me l'avait promis aussi. Oh ! papa ! Mon pauvre papa !

Soudain, elle regarda le ciel, un ciel brumeux d'automne, et essuya résolument ses yeux.

— Crois-tu qu'il soit fâché, mon petit père ? dit-elle ; je ne vois plus le bleu là-haut ?... Pourtant, oncle Gérard, Rosie est sage, elle ne pleure pas ; non, elle ne pleure pas.

Pauvre mignonne ! Quelques larmes rebelles coulaient encore sur ses joues, parfois sa poitrine se soulevait convulsivement ; mais, avec une volonté étrange chez une enfant de cet âge, elle s'efforçait de refouler sa douleur pour ne pas attrister le père bien-aimé qui, malgré cette énorme distance, apercevait toujours, pensait-elle, sa petite Rosie.

Gérard, tout ému, caressa la tête blonde penchée anxieusement vers lui.

— Ton papa n'est pas fâché, ma chérie, sois tranquille : il repose un moment ses yeux fatigués ; c'est si haut le ciel ! Ce soir, à la nuit, il reviendra dans une belle étoile brillante !

— Tu crois ?

— J'en suis sûr. Maintenant, au revoir, Rosie. Mathurine va te porter une foule de pierres que j'ai sur ma cheminée. Il y en a de blanches comme du lait, d'autres aussi claires que du cristal. Tu joueras à la marchande, pendant qu'elle repassera ta robe ; puis, tu te laisseras habiller, et... houp ! houp ! sur l'âne.

Un triste sourire glissa sur les lèvres de l'enfant.

— Pourquoi t'en vas-tu, dis ?

— Il faut que j'aille travailler à ma fabrique, chercher l'âne et la poupée.

— Tu reviendras bientôt ?

— Oui, bientôt.

Le cœur gonflé, elle le regarda mettre son pardessus et son chapeau ; et, comme il la quittait avec un dernier « au revoir », elle lui tendit les bras :

— Embrasse-moi, veux-tu ? Mon petit père m'embrassait toujours quand il s'en allait.

Gérard revint seulement le soir. Il gravit le sentier abrupte conduisant à la maisonnette,

d'un pas plus rapide que de coutume, cherchant à apercevoir, derrière les vitres de la croisée, un visage d'enfant guettant son retour. Mais, Mathurine seule l'attendait, debout sur le seuil, inquiète de cette absence prolongée.

— Rosie ? demanda vivement le jeune homme.

— Elle dort depuis une heure, malgré ses efforts pour...

— A-t-elle pleuré ?

— Oh ! oui, monsieur Gérard, dans des petits coins bien sombres, afin que son pauvre papa ne la vit pas. Je l'ai laissé faire. Ça lui dégonflait le cœur... Puis, elle est montée sur l'âne, elle a bâti une maison avec des cailloux, mais tranquillement, sans bruit... Ah ! monsieur Gérard, je l'aime déjà cette petitoune. Toute la soirée, je tremblais qu'on vint la chercher.. Enfin, je m'inquiétais d'elle et de vous

Etonné, Gérard regarda la vieille femme... Jamais elle ne lui avait parlé avec cette volubilité ; jamais ses yeux n'avaient été aussi brillants, son teint aussi animé ; jamais surtout, depuis les trois ans qu'ils vivaient ensemble, il n'avait vu sur les lèvres de Mathurine le sourire qui adoucissait en ce moment sa physionomie, d'habitude si sombre. Comment l'arrivée de cette enfant avait-elle pu opérer une pareille transformation ?

— Vous avez tort de vous tourmenter à mon sujet, dit-il après un court silence... J'ai diné à Clermont, à la hâte, ayant plusieurs courses en ville concernant Rosie. Nous garderons cette dernière quelques jours encore : le temps de savoir où sont les rares parents qui lui restent et ce qu'ils comptent faire pour elle. La femme d'ouvrage m'a remis du linge, des robes, voici le petit paquet... Doucement, doucement, Mathurine ; cette boîte renferme une poupée ; je vais la mettre dans votre chambre, vous la donnerez à Rosie demain à son réveil.

Il monta l'escalier en assourdissant le bruit de ses pas, posa le jouet sur un meuble et allait sortir, lorsque, se retournant, la lumière qu'il tenait à la main éclaira le lit où dormait la fillette. Il resta immobile, regardant de loin ce petit visage délicatement rosé où quelques veines bleues couraient sous la peau transparente ; la bouche mignonne gardant même dans le sommeil l'expression un peu amère de l'enfant qui a pleuré ; le front si pur ; les longs cils projetant leur ombre sur les joues.. Et, devant ce calme, cette innocence, songeant surtout à la voix suppliante qui lui avait dit le matin : « Embrasse-moi, veux-tu ? Mon petit père m'embrassait toujours avant de s'en aller », Gérard s'approcha doucement du lit, et posa un furtif baiser sur les beaux cheveux blonds.



## VIII

« A Monsieur Gérard, ingénieur,  
Usine Tudy, près Clermont.

« 18...

« MONSIEUR,

« Vous devez vous demander ce que signifie mon silence prolongé... Mais les recherches sur les membres survivants de la famille de M. et M<sup>me</sup> Gorvello ont été longues. Puis, il a fallu écrire à ces parents, tous à des degrés assez éloignés, et attendre leur réponse. La dernière m'est arrivée hier. Je vous sou mets succinctement les résultats :

« 1<sup>o</sup> Un oncle fort riche de M<sup>me</sup> Gorvello regrette de ne pouvoir se charger de la fillette; il a déjà un neveu dont il paie trop souvent les folies. (Lettre acerbe blâmant les filles sans dot qui épousent des hommes aussi pauvres qu'elles.)

« 2<sup>o</sup> Une vieille fille : Celle-ci se déclare beaucoup trop âgée pour s'occuper d'une « enfant », et donne le conseil de la placer dans un orphelinat dirigé par des sœurs. A cette condition formelle, elle enverra dix francs par mois.

« 3<sup>o</sup> Un grand négociant du Havre : Brouillé depuis de longues années avec la famille Gorvello, il ne voit pas la nécessité de prendre souci d'une inconnue. Engage vivement à mettre la petite en apprentissage.

« 4<sup>o</sup> Un capitaine de cavalerie déjà surchargé de quatre marmots. Là, du cœur, mais impossibilité matérielle, vu la gêne régnant déjà dans le ménage.

« Il y en a un cinquième sur lequel repose la seule chance de réussite : c'est un oncle de ce malheureux Gorvello, propriétaire d'une fabrique importante dans le Midi. Appelé pour affaires urgentes à Buenos-Ayres, depuis trois mois environ, ce monsieur vient de tomber malade. Sa fille le soigne. L'un absorbé par la fièvre, l'autre par la douleur, seraient incapables en ce moment de prendre une détermination; puis, écrire, recevoir une réponse, nécessite un délai de deux mois environ.

« Tout en ayant pu apprécier votre bonté, je pense, monsieur, que vous trouveriez le temps un peu long... M. Nortal, le contre-maître qui dirige la fabrique de M. Gorvello en l'absence de ce dernier, me propose de mettre l'enfant à Clermont, dans un grand pensionnat. Il paiera tous les frais, sûr d'être approuvé au retour par M. Gorvello, dont il vante la générosité et l'amour familial. Cette combinaison me paraît

bonne; je vous la sou mets, désirant vivement connaître votre appréciation.

« Recevez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

« H. FROMONT,

« Président du Tribunal civil. »

Assis dans le bureau de la fabrique, devant une table surchargée de plans, Gérard venait de lire cette lettre; et maintenant, le crayon en main, il essayait de reprendre le travail interrompu par l'arrivée du facteur. Efforts inutiles! Les lignes se confondaient sous ses doigts, des traits bizarres noircissaient le papier; il fallut effacer ce barbouillage informe. Impatienté, il se remit à l'œuvre, mesurant soigneusement avec le compas, notant les lettres de raccord... Soudain, une légère rougeur couvrit le front du jeune homme, son crayon courut plus vite, il s'absorba dans son dessin...

...Au milieu d'un enchevêtrement de courroies, parut bientôt une ravissante tête d'enfant aux longs cheveux bouclés. Les yeux s'ouvraient très grands, pleins d'une naïve candeur. Sur les lèvres, glissait un sourire creusant à chaque joue une mignonne fossette; et Gérard traçait des ailes d'ange à la suite du cou délicat, quand il s'arrêta brusquement, lança le crayon loin de lui, et, s'accoudant sur la table, regarda tout pensif l'ébauche qu'il venait de tracer.

— Pauvre petite Rosie! murmura-t-il enfin, quel charme as-tu donc pour me troubler ainsi au milieu de mon travail? Qui me force à m'occuper de ton sort, à toi, une inconnue! Je t'ai sauvée, c'est vrai, mais nos routes sont totalement différentes. Dans un an, tu seras loin, sans doute, ta mémoire d'enfant ne gardera aucun souvenir de l'« oncle Gérard ». Mieux vaut nous séparer de suite... En pension, avec des êtres jeunes et joyeux, tu reprendras plus vite ta gaieté disparue... En pension...

Gérard se leva, marcha lentement quelques minutes, puis, s'asseyant, lut de nouveau la lettre du président.

— Il est évident que la proposition de ce M. Nortal est la seule chose acceptable, dit-il à demi-voix. Je doute cependant que Rosie, frêle comme elle est actuellement, puisse s'habituer au régime de la pension. La société de fillettes de son âge, c'est bien!... Mais, avec plusieurs centaines d'élèves, il est impossible qu'on lui donne des soins spéciaux, une tendresse constante.

Le front appuyé sur sa main, le regard fixé sur les arbres dépouillés du jardin de la fabrique, Gérard, oublieux de l'heure, de l'endroit



où il se trouvait, était abîmé dans ses réflexions, quand la voix du contremaître vint le rappeler à lui-même.

— Monsieur Gérard, midi ! On a sonné la cloche depuis longtemps, les ouvriers sont partis. Vous n'êtes pas malade ?

— Non, répondit le jeune homme, prenant précipitamment son paletot, mais je suis en retard, c'est vrai. Au revoir, Loirain.

Au dehors, une bise glacée arrivait de l'ouest, faisant tourbillonner, sur la grand'route, les feuilles jaunies des platanes. Gérard marchait vite, frissonnant un peu sous ses vêtements trop minces pour la saison ; et, tête baissée, toujours songeant à Rosie, il arriva bientôt vers le sentier de la montagne.

Là, un cri retentit.

— Enfin, oncle Gérard, te voilà. Oh ! que tu es resté longtemps !

Surpris, le jeune ingénieur leva les yeux : Rosie était devant lui, enveloppée dans un grand fichu de laine des Pyrénées, toute rouge, toute essoufflée de sa descente rapide.

— Que fais-tu donc là, mignonne ? demanda-t-il. Pourquoi Mathurine t'a-t-elle laissé sortir avec ce froid et venir toute seule m'attendre ?

Elle se haussa sur la pointe des pieds, avançant ses petites lèvres pour embrasser « oncle Gérard » ; puis, d'un air suppliant :

— Ne gronde pas, dis ? Mathu regardait à la croisée de ta chambre si tu arrivais, alors je me suis sauvée. Oh ! elle voulait bien me faire rentrer, je t'assure, mais c'était bon de courir au devant de toi. Je savais bien que je te trouverais ! Quand mon pauvre papa revenait à la maison, souvent je le guettais tout en bas de l'escalier. Il était content, vois-tu, et m'appelait alors « sa petite chérie ». Puisque tu le remplaces, je fais pour toi comme pour lui ; tu n'es pas fâché, n'est-ce pas ?

Tout ému, il la prit dans ses bras, continuant à gravir la montagne avec son léger fardeau.

— Non, je ne suis pas fâché, mais tu peux t'enrhumer, rencontrer des hommes méchants.

Elle secoua la tête.

— Je n'ai peur ni du froid ni des hommes méchants. Mon petit père me garde du ciel, tu l'as dit. Tiens, Mathu nous attend.

En effet, Mathurine, ou Mathu, comme disait l'enfant, leur souriait de loin, et Gérard remarqua une fois encore l'expression adoucie du visage de la vieille femme.

— Tu es une petite fée, Rosie, dit-il tout bas à l'enfant.

Elle le regarda étonnée.

— Une fée ! Pourquoi, oncle Gérard ?

— Mathurine était toujours triste avant ton arrivée ; maintenant...

— Triste ! Mathu ! Au contraire : si tu savais

les jolies histoires qu'elle raconte ! Comme elle s'amuse à la Dame et fait bien la dinette avec moi ! Triste, Mathu ! Tu te trompes. C'est mon pauvre papa qui était triste... et... et, toi, oncle Gérard.

Il garda un instant le silence, troublé jusqu'au fond du cœur de cette perspicacité enfantine ; puis, comme ils approchaient de la maisonnette, il dit doucement à la petite :

— Oui, je suis souvent triste ; aussi, j'ai peur que tu t'ennuies l'hiver... Nous serons entourés de neige, Mathu ne pourra plus te faire sortir ; quand je reviendrai de la fabrique, je lirai les gros livres que tu as vus dans ma chambre... Si je te mettais en pension, Rosie ? Tu aurais de gentilles petites amies pour jouer et courir avec toi, ou...

Le bruit d'un sanglot l'interrompit.

— Est-ce qu'elle est malade, Monsieur Gérard ? demanda Mathurine en s'avançant vivement à leur rencontre.

Et, sur un signe négatif du jeune homme, emportant l'enfant près du grand feu qui flambait dans la cheminée de la salle à manger :

— Qu'as-tu, ma petitoune ? interrogea-t-elle. Qu'as-tu, dis-le moi ?

Rosie ne répondit pas... Le corps entier secoué par une crise de larmes, elle se débattait sur les genoux de la vieille femme atterrée ; et Gérard, anxieux, essayait vainement de calmer ce désespoir qu'il n'avait pas prévu.

Enfin, soulevant les cheveux blonds qui voilaient son visage, Rosie tourna vers le jeune homme des yeux suppliants :

— Dis, oncle Gérard, balbutia-t-elle avec effort, dis, je n'irai pas en pension ?

— En pension ? s'écria Mathurine devenue toute pâle ; c'est-y vrai, Monsieur Gérard ?

Rapidement, à voix basse, il lui apprit la proposition de M. Nortal... Mathurine écoutait, le regard attaché sur l'enfant qui, après cette violente secousse, restait maintenant sans force entre ses bras... Elle hocha la tête quand Gérard eut terminé son récit.

— La petite n'est pas forte, voyez-vous... Je n'ose pas vous dire, mais... La pauvre minette ! On la soignerait, on l'aimerait bien. C'est comme un oiseau qu'on aurait à nourrir... Si... si... vous la gardiez.

— J'y pensais, répondit-il simplement. Toutefois, je redoute l'ennui pour cette mignonne créature.

Et se penchant vers Rosie :

— Allons, souris-moi. N'aimes-tu plus l'oncle Gérard ?

Elle posa un baiser sur la joue du jeune homme :

— Si, oh ! si. Mais, je n'irai pas en pension, dis ? Papa voulait me garder toujours, toujours.



Toujours !... Quand une demi-heure plus tard, Gérard reprit le chemin de la fabrique, laissant Rosie consolée, il répétait encore ce mot, songeant comme ce « toujours » avait été éphémère. Le jeune père voulait garder l'enfant « toujours », et il était parti bien vite pour le lointain pays aux « toujours » éternels !...

Vers six heures, Gérard sonnait à la porte du président Fromont. Ce dernier allait sortir, mais, reconnaissant le visiteur, il lui tendit la main, et le faisant entrer dans son cabinet :

— Je puis retarder mon rendez-vous, dit-il, et suis enchanté de vous voir. Asseyez-vous, je vous prie, et donnez-moi des nouvelles de cette pauvre petite Gorvello.

— Elle pense sans cesse à son père et ne reprend pas sa gaieté. C'est une enfant délicate, sensible à l'excès.

— Tant pis, dit le président ; si, comme le fait espérer Monsieur Nortal, son oncle consent à s'occuper d'elle, tout s'arrangera pour le mieux ; sinon, elle aura beaucoup à souffrir... Sa mère était de bonne famille, mais n'avait aucune fortune ; ce malheureux Gorvello non plus. Il ne pouvait compter que sur ses appointements : les appointements venant à manquer, c'est la misère.

— Pauvre petite ! soupira Gérard.

— Oui, l'avenir s'annonce triste pour elle. A son âge, heureusement, le chagrin passe vite et l'on s'inquiète peu. En attendant une solution définitive, elle aura encore quelques jours heureux dans la société de jeunes enfants, et s'instruira en s'amusant. Vous pensez comme moi, n'est-ce pas, que le seul parti à prendre est de la mettre au couvent ?

— Non, répondit Gérard de sa voix grave où perçait une certaine émotion, je viens vous demander de me laisser Rosie Gorvello.

M. Fromont fit un brusque mouvement de surprise.

— Vous laisser Rosie Gorvello ! répéta-t-il.

— Oui. Cette enfant est très frêle ; la mort de son père a encore développé sa sensibilité native ; elle a besoin d'air, de soins, de tendresse surtout. Je doute que dans un couvent, on puisse s'occuper spécialement d'elle.

— Dans un grand pensionnat, non ; mais ma femme m'a indiqué la Visitation comme réunissant tout ce que l'on peut souhaiter. L'enclos est vaste, les soins vraiment maternels, et, les élèves étant au plus trente ou quarante, Rosie Gorvello sera le bébé choyé de tout le monde... Notez, cher monsieur, que cet état de choses ne durera pas... Trois, quatre mois au plus.

— Aussi, je me permets d'insister pour garder cette enfant. Ma vieille domestique veille sur elle avec sollicitude. Rosie se plaît dans ma demeure isolée et court en liberté au grand air ; j'ajoute que cette pauvre petite s'est attachée à moi, et, qu'actuellement, un nouveau chagrin influerait sur sa constitution délicate... J'ai voulu aujourd'hui lui parler de la pension, une crise nerveuse m'a interrompu dès les premiers mots.

— Cependant, vous ne la connaissiez pas avant ce terrible accident ?

— Non... J'ignore pourquoi cette enfant m'affectionne ainsi. Peut-être parce que, dans le premier accès de sa douleur, elle m'a vu penché sur elle, lui parlant de celui qu'elle pleurerait... C'est une étrange petite créature douée d'une intelligence étonnante, d'une raison précoce, d'un cœur très aimant.

MATHILDE AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)

## PRINTEMPS

*Voici donc les longs jours, lumière, amour, délire !  
Voici le printemps ! Mars, avril au doux sourire,  
Mai fleuri, juin brûlant, tous les beaux mois amis !  
Les peupliers, au bord des fleuves endormis,  
Se courbent mollement comme de grandes palmes ;  
L'oiseau palpite au fond des bois tièdes et calmes ;  
Il semble que tout rit, et que les arbres verts  
Sont joyeux d'être ensemble et se disent des vers.  
Le jour naît couronné d'une aube fraîche et tendre ;  
Le soir est plein d'amour ; la nuit, on croit entendre,  
A travers l'ombre immense et sous le ciel béni,  
Quelque chose d'heureux chanter dans l'infini.*

VICTOR HUGO. (Toute la Lyre.)



# JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

## MODES

Les robes se font décidément assez simples de jupes et les lisérés sur les coutures redeviennent à la mode. Je vous citerai, dans ce genre, une robe de faille noire dont toutes les coutures étaient soulignées par un gros liséré de satin; la jupe ronde, très ample, mais souple, formait, derrière, des godets ou plutôt des tuyaux d'orgue qui faisaient valoir la beauté du tissu. Cette faille avait de véritables reflets de velours. Le corsage, à taille ronde, était à trois pièces, c'est-à-dire sans aucune couture dans le dos, ce qui ne l'empêchait pourtant pas de mouler littéralement la taille. Les coutures, comme celles de la jupe, étaient lisérées de satin; devant, il s'ouvrait en haut sur un bouffant de surah rose de Chine agréablement voilé par une cravate Robespierre en mousseline de soie noire. Bien entendu, ce bouffant pourrait se varier à l'infini : en noir, en crème, en mauve, en bleu pâle, en paille et dans toutes les nuances claires, à la mode, il serait également joli. C'est à la femme de savoir choisir ce qui sied le mieux à son teint; je dirai aussi, à son âge et aux circonstances de la vie dans lesquelles elle doit porter cette toilette.

Une femme comme il faut doit toujours avoir dans sa garde-robe un costume de laine noire et un chapeau, également noir et simple, afin de ne pas se trouver au dépourvu dans certaines tristes circonstances de la vie. Rien n'est plus choquant, par exemple, que d'assister en robe de couleur à un enterrement, et c'est surtout dans ces détails observés avec soin que l'on reconnaît la bonne éducation. J'insiste donc sur la nécessité d'avoir toujours, prêt à tout événement, un costume noir. Les robes Valois, un peu modifiées, puisqu'on les fait princesse, sont très prisées; elles rappellent aussi un peu une époque antérieure, c'est-à-dire le Moyen âge.

Voici, dans ce genre, un modèle expédié ces jours-ci à une altesse fort connue. C'était une robe Agnès Sorel, en velours noir tout uni; le corsage formait corselet pour se terminer par une chemisette intérieure en satin blanc tout brodé de perles et de bijoux de jais formant collier à trois rangs. Le col, droit et très haut, se terminait par un bord de têtes de plumes blanches frisées, repliées sur elles-mêmes et donnant tout à fait l'apparence de la colerette Valois. Les manches, en satin blanc, très longues, avec bord de plume retombant sur la main, emboîtaient absolument l'avant-bras; mais, du coude à l'emmanchure, elles formaient des crevés mélangés de velours noir. Un

délicieux collet Henri II, toujours en velours, doublé de satin blanc et agrafé par un agrément de bijouterie, s'entr'ouvrait suffisamment devant pour laisser apercevoir le haut du corsage.

Un toquet en velours noir, bordé par un bouillonné de satin blanc coupé de barrettes de jais et orné sur le côté d'une touffe de plumes page, achevait cette toilette de style. Bien entendu, gants blancs, en suède ou en chevreau glacé, et souliers ou bottines de chevreau glacé noir, avec bas de soie blanche.

La plume d'autruche, en cette saison de transition, remplace, à la ville comme sur les costumes d'intérieur, la fourrure, dont on a tant usé cet hiver. Voici une robe d'intérieur qui en est très agréablement ornée.

Cette robe est en fougère et crêpe de Chine lilas cendré, assez longue et à plis Empire derrière; devant, elle s'ouvre sur un intérieur en mousseline de soie souple terminé en bas par un point de Paris d'or.

Le col rappelle celui de la robe précédente. Il enserre un collier de plumes d'autruche lilas tendre, fermé de côté par un nœud de plume. Une écharpe, en crêpe de Chine brodé et agrémenté de point de Paris d'or, se drapait autour de la taille en guise de ceinture. Elle est nouée en chou sur le côté, et les pans accompagnent la robe jusqu'au bas de l'ourlet.

Les deux côtés de la redingote forment revers brodés en point de Paris d'or, du haut en bas, et se terminent en chéreuse autour du cou. Les manches, mélangées de fougère, de crêpe de Chine et de point de Paris d'or, forment un délicieux fouillis au milieu duquel on entrevoit, agréablement voilé, tout l'avant-bras, que des bracelets peuvent, doivent même enrouler.

Comme chapeau de demi-saison, on porte énormément de jais et, pour le mois de mars, on prépare beaucoup de paillasons de couleur, en paillason ordinaire et en paillason frisé.

Les nœuds sont à l'ordre du jour, les ailes aussi et les bouquets de violettes redeviennent les favoris du moment. On ne porte plus de brides; quant aux voilettes, surtout aux voilettes noires, elles sont surtout l'apanage de la femme comme il faut et un brin coquette. Si léger soit un morceau de tulle, il suffit encore à atténuer sur la peau les effets du vent et adoucit un peu les traits en leur prêtant un certain vaporeux agréable.

MARIE-BERTHE.

L'Album de travaux du 17 février, de l'édition hebdomadaire blanche, contient : Pliant vide-poche. — Robe-blouse. — Brassière-guimpe. — Moine-manteau pour enfant. — Les broderies (grandeur naturelle) de ces trois objets. — Deux sacs à main. — Capeline phrygienne au crochet, pour bébé. — Cornet en papier froissé, pour fleurs coupées. — éventail et son étui en velours. — Prix du numéro : 1 fr.

JOURNAL DES DEMOISELLES (N° 3).

MARS 1894.



## VISITES DANS LES MAGASINS

Il faut déjà songer aux costumes de transition. Pâques est si tôt cette année! Aussi, mesdemoiselles, pour vous aider dans votre choix, nous sommes allée chez M<sup>me</sup> Forcillon sœurs, 163, rue Saint-Honoré, place du Théâtre-Français, prendre des renseignements sur les modes printanières. Nous vous dirons d'abord que les modes de M<sup>me</sup> Forcillon sont d'un goût parisien des plus comme il faut, que leurs façons unissent la coquetterie à une aimable simplicité et qu'elles habillent parfaitement. A tous ces mérites qui ont fait le succès de leur maison, nous ajouterons que les prix sont bien raisonnables; vous allez en juger. Voici une robe en fort joli lainage de fantaisie dont la jupe doublée de polonaise s'incline légèrement aux lés de derrière; au bas, des biais ou des petits volants. Le corsage un peu moins chargé de garniture, mais avec la manche toujours très étoffée, c'est la mode en ce moment, est très gracieux de coupe. A votre choix, il sera garni de galon, de guipure, de velours ou de soie de fantaisie. revers, guimpe, bretelle; fermé de côté, avec chemisette ou gilet, comme il vous plaira. Ehl bien, cette robe, parfaitement soignée, coûte 100 fr. Nous parlerons encore d'un joli modèle en fin lainage avec la jupe doublée, relevée de façon à former, devant et au-dessous de la taille, comme une petite draperie dont le mouvement ne se fait pas sentir aux lés de derrière, qui tombent droit. Charmant corsage croisé avec des épaulettes coquettement chiffonnées. Rien de plus joli pour les jeunes filles et les jeunes femmes. Pour celles-ci, M<sup>me</sup> Forcillon créent des façons séduisantes; et pour les dames d'un certain âge, leurs robes sont élégantes et pratiques. Nos abonnées seront enchantées de cette nouvelle maison.

\*\*

## HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

Pommade et Eau vivifiques de A. B., chimiste, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise).

Préparations excellentes recommandées par les médecins après les maladies éruptives qui font tomber les cheveux. Leur usage en hâte la pousse, nettoie le cuir chevelu et fait disparaître les pellicules. Il est bon de ne pas interrompre l'usage, les cheveux ne tombant plus, mais d'en éloigner les applications. Deux par semaine suffisent, avec une lotion d'Eau vivifique. Ces soins entretiendront les cheveux en bonne santé, empêcheront leur décoloration prématurée et les ramèneront même à leur couleur primitive s'ils ont blanchi prématurément.

Pour les fillettes, ces préparations ont les plus heureux résultats; faire épaisser les cheveux, les faire allonger et entretenir la tête dans un état de propreté qui donne de la force aux racines. C'est préparer une superbe et naturelle parure à leurs 18 ans.

\*\*

## ROBES ET CHAPEAUX

De M<sup>me</sup> Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

Plus n'est besoin, mesdemoiselles, de vous vanter le goût de M<sup>me</sup> Thirion. Depuis des années, vous connaissez son talent; l'art d'habiller n'est pas chose facile, en ce temps d'excentricité, et vous savez qu'elle habille parfaitement, sachant prendre à la mode ce qu'elle a de joli

sans y sacrifier complètement. Façons de robe gracieuses et disposition de garnitures bien nouvelles. Les boléros ont une coupe tout à fait réussie; ils ferment de côté par trois gros boutons placés sous le grand revers qui continue le col rabattu. Dans l'ouverture se montre soit un rabat de dentelle, soit un coquillé. Comme tous les boléros, il s'arrête à la taille, accentuant, devant et derrière, une légère pointe arrondie, la manche d'une prodigieuse ampleur, plate à partir du coude. Ce boléro de ville, M<sup>me</sup> Thirion le réussit à souhait. Il fera fureur ce printemps, se fera en velours ou drap, et se portera sur toute sorte de jupes. Ces grands revers ont un cachet d'originalité fait pour séduire. La jaquette de printemps ne peut être mieux faite; elle prend élégamment la taille bien cambrée au dos, un peu vague devant. Tout ce que nous avons vu chez M<sup>me</sup> Thirion: robe, collet, jaquette, boléro, mérite de vous être signalé, et aussi les chapeaux qui accompagnent ces diverses toilettes. Capotes coquettes, grands chapeaux très élégants; formes coiffantes. Il est agréable et commode de trouver en sa couturière une modiste émérite.

\*\*

La Compagnie des Indes, importateur des soies de l'Inde et de Chine, met en vente, à des prix qui défient toute concurrence, ses beaux foulards de l'Inde ne tachant pas à l'eau. Ci-dessous, aperçu de quelques séries; nous prions de remarquer la largeur exceptionnelle de ces soies (0 m. 70) qui font des robes d'un porter si agréable et d'un usage parfait:

Série à 4 fr. 75 le mètre; largeur, 0 m. 70: dessins gerbes, nœuds sur fond noir, dessin feu d'artifice en cinq coloris, etc....

Série à 5 fr. 25 le mètre; largeur, 0 m. 70: motifs brisés, branchages divers, dessin éventail, etc....

Série à 5 fr. 75 le mètre; largeur, 0 m. 70: tous les pois, depuis le sable jusqu'à la pastille; dessin myosotis, dessin rayonnant, sillons électriques.

Le foulard de l'Inde est la seule soie inusable et ne tachant pas à l'eau. Après leur inventaire, ces messieurs ont baissé de prix tous leurs jolis lainages unis et nouveautés (de 30 à 40 0/0) dans les patrons dont ils n'ont plus d'assortiment de nuances; nous donnons le nom de quelques-uns ci-dessous:

Carreaux vigoureux, 4 fr. 75. — Rayé vigoureux soie, 4 fr. 50. — Rayé chevron, 4 fr. 75. — Rayure fantaisies, fr. 50. — Popeline rayée, 5 fr. 75. — Cheviotte glacée rayée, 4 fr. 75. — Pékin-chevron, 5 fr. 90. — Rayure printanière, 5 fr. 25.

En 1 m. 20:

Le rayé chevron à 4 fr. 75 le mètre.

En 1 m. 40 de largeur:

Crêpe jardinière, 6 fr. 25. — Façonné broché vague, 5 fr. 75.

En 1 m. 40:

Toile à sac engrèlure, 5 fr. 75.

Toutes les fins de pièces sont diminuées considérablement. Il y a des coupes depuis 1 jusqu'à 8 mètres, des articles de toutes saisons, lainages en couleurs, brochés, fantaisies, draps décatés, etc....

S'adresser directement à la maison Roullier frères, 27, rue du Quatre-Septembre, à Paris, qui enverra les échantillons des genres qui lui seront désignés, avec prière de ne pas les garder plus de trois ou quatre jours.





Chiffre argent, 10 fr.

Au moment des étrennes, nous avons pu régulièrement fournir, à des conditions exceptionnelles de bon marché, des broches chiffres enlacés dont nous avons reçu nombre de félicitations de la part de nos lectrices.

Cette combinaison n'était pas exceptionnelle aux étrennes : c'est une affaire sérieuse et de durée.

Aussi, pouvons-nous répondre aux personnes qui nous ont interrogés à cet égard, que nous sommes toujours en mesure de livrer ces objets artistiques, sans augmentation de prix.

Nos modèles et genres sont reproduits ci contre : ils se font en or ciselé ramollayé, en argent ciselé ramollayé, ou argent doré, ciselé, ramollayé, en vieil argent et argent doré, le tout portant le contrôle de l'État.



Broches ciselées  
ramollayées, en or, 40 fr.  
Vermeil, 15 fr.  
Argent oxydé, 13 fr.

L'édition de *Paris-Album* ayant été complètement épuisée dans l'espace d'un mois, ne sera pas rééditée. L'année prochaine nous ferons un Album pareil que nous essaierons de rendre plus attrayant encore. En attendant, nous recommandons à nos abonnées qui désireraient acquérir de la musique, la Maison Emile Mennesson, de Reims, en les mettant à même de profiter de bons de prime de cette honorable maison. (Voir la circulaire jointe au présent numéro.) L'extension considérable qu'a prise l'édition de musique dans cette importante maison lui permet de fournir pour 3 fr. 50, soit des recueils de musique vendus généralement 12 fr. net, soit un assortiment de 90 fr. de divers morceaux séparés des meilleurs auteurs : Gounod, Bachmann, etc., ou encore pour 6 fr., le nouveau et très intéressant métronome dit *méto-baguette*. Chaque bon compte en plus deux magnifiques gravures mesurant 0 m. 27 sur 0 m. 19, le portrait de Ch. Gounod et *Sainte Cécile* d'après Raphaël. Adresser directement les mandats à M. Mennesson, 10, rue des Tapissiers, à Reims, qui adressera franco en gare.

Une dame américaine, M<sup>lle</sup> Alberti, vient de fonder à New-York un collège destiné aux dames pour perfectionner leur beauté ; bien que cette idée méritât d'être signalée, nous pensons qu'il n'est point besoin d'instituer de collège pour apprendre aux femmes à soigner leurs personnes. Il suffit de leur en indiquer les moyens et de les guider dans le choix des produits servant à leur toilette. Combien de jolies dents, par exemple, devons-nous depuis cinquante ans à l'emploi des dentifrices du docteur PIERRE ? Il ne s'agit pas ici seulement d'entretenir la propreté de la bouche et la blancheur des dents, il faut aussi n'en pas altérer l'émail, ce que font malheureusement trop de dentifrices réputés, à l'encontre des préparations hygiéniques du docteur PIERRE.

Nous ne saurions trop recommander aux personnes soucieuses de préserver leur teint du hâle et de faire disparaître les taches de rousseur, les rides, boutons, rougeurs, etc., d'employer la *Dermophiline au Cyclamen*, préparation antéphélique de l'éminent chimiste, M. Grandclément, pharmacien, à Orgelet (Jura).

Un flacon suffit. Franco contre 3 francs envoyés à M. Grandclément.

Nous conseillons aussi la *Pommade Philocombe veloutée* du même inventeur aux personnes désireuses de conserver leurs chevelures. Cette préparation est d'un parfum agréable et doux ; elle détruit les pellicules en quelques jours ; il suffit d'envoyer 2 fr. en un mandat ou timbres-poste à M. Grandclément, chimiste, à Orgelet (Jura), pour recevoir franco.

Les bons produits s'imposent toujours par eux-mêmes ! Voyez la *Crème Simon* ; bien des imitations ont surgi, bien des contrefaçons se sont attachées à elle comme autant de pieuvres dangereuses ; eh bien ! elle a toujours tenu et elle tiendra toujours, parce que le monde entier a été à même d'apprécier, depuis de longues années, les qualités de cet excellent produit auquel les rugosités de la peau ne sauraient résister.

La *Crème Simon*, 13, rue Grange Batelière, adoucit, blanchit la peau, tonifie et raffermi les chairs et efface les rides.

Malades ou guéris, même les plus difficiles, sont unanimes à reconnaître que le *Vin de Vivien* est de goût très agréable et que les principes si bienfaisants de l'huile de foie de morue qu'il contient concentrés à haute dose, ne se révèlent ni au goût, ni à l'estomac qui les digère et se les assimile facilement.

Vivien, rue de Lafayette, 126, Paris.

## EXPLICATION DES ANNEXES

### GRAVURE DE MODES n° 4979

Modèles de M<sup>lle</sup> Thirion, boulevard St-Michel, 47

**PREMIERE FIGURE.** — Costume de petite fille, en lainage vieux rouge orné de bandes brodées en laine fine blanche. Corsage à triple collerette de bandes brodées et de chaque côté, partant du haut de l'entournure, draperie de velours entrant dans la ceinture ; manche plate avec jockey-pelerine à trois rangs ornés de broderie.

**DEUXIEME FIGURE.** — Costume en cheviotte liège, bordé et garni au milieu de la jupe de bouillons de velours loutre, surmontés d'un galon broché. Corsage rond entré dans la jupe sous une ceinture de velours ; manche de velours avec bracelet de galon et bouffant en lainage ; collet plissé pris dans l'encolure derrière et tombant devant en fichu.

**TROISIEME FIGURE.** — Jupe plate en drap gris coupée de volants de velours du même ton. Corsage-veste en velours ouvrant sur un plastron de drap tenant à la jupe ; manche



de drap à double bouillon et poignet de velours. Petit collet à col renversé dégageant le plastron (1).

QUATRIÈME FIGURE. — Jupe plate en drap écri brodé d'un passant de velours gros vert; un biais de velours vert traverse la jupe à mi-hauteur. Corsage en crêpe de laine écri, plissé à plis accordéon, et garni de velours vert, col, épaulette avec patte-bretelle, et haut poignet de manche.

COSTUME DE PETIT GARÇON. — Culotte presque plate en drap gros bleu. — Blouse de flanelle crème ouverte sur un plastron brodé; revers garni de soie bleue et col carré de drap bleu foncé comme la culotte et les poignets de manche (2).

#### MODÈLE COLORIÉ

Modèle de M<sup>re</sup> Cuchet, rue d'Aboukir, 3

TAPIS DE TABLE A JEU, en drap perforé avec appliques de cuir. L'applique est fixée par un point de chaînette fait à la machine, qui suit tous les contours; si on la pose à la main, on peut remplacer cette piqure par un point devant un peu serré. Il y a 2 tons de grosse chenille et 2 de fines; le point de Boulogne de l'encadrement et le grillagé, en chenille fine, sont faits du même ton très foncé. La grosse chenille dans la broderie de la chimère est d'un ton plus clair; l'œil est cerné d'un point tige noir, pris sur le point qui fixe l'applique; un pois allongé au passé lâche en soie blanche, avec point noué noir au milieu, fait le globe de l'œil. La chenille fine la plus claire est employée dans le zigzag en points lancés qui se fait sur le drap en dedans de l'encadrement. Une ganse d'or dans tous les contours contre la grosse che-

nille; les points lancés sont en fil d'or. Points noués du zigzag et points lancés en rayons aux croisements du grillagé, de 5 tons allant du loutre au mais pâle; le tapis mesure un mètre de long sur 65 centimètres de large; il est découpé à dents tout autour et orné aux deux extrémités, à quelques centimètres du bord, de ce dessin avec chimères; il faut ajouter un médaillon aux deux donnés sur notre modèle; l'encadrement tourne symétriquement et se prolonge dans la longueur du tapis, avec, à l'intérieur, le petit motif en zigzag non interrompu.

#### FEUILLET DE BRODERIE

Petit alphabet gothique pour trousseau. — Alphabet, point de croix. — Chiffres enlacés et noms demandés.

#### PATRON DÉCOUPÉ

MANTEAU A CAPUCHON, pour enfant, page 4, Album de mars.

#### PLANCHE DE TRAVAUX

Grande têtère en tulle brodé. — Dessus de violon, broderie plate sur drap. — Tapisserie par signes : siège et manchettes du fauteuil Louis XV, dont le dossier a paru en couleur au mois de février.

#### TROISIÈME ALBUM DE TRAVAUX

Bonnet de baby, dentelle Renaissance. — Arbre et volant (motifs, nappe du goûter). — Petit tapis, broderie en chenille. — Deux éventails. — Victoire. — M C — Couverture de livre, point de Hongrie. — Sachet, applique de tapisserie. — Collet à longs pans. — Manteau d'enfant. — Toilette de soirée. — Toilette en faille unie et brochée. — Dessus de pelote, broderie anglaise sur drap. — Manteau court. — H B, point de croix. — V P, avec couronne de baron. — Costume de jeune fille, avec petit collet. — Ecran de cheminée, broderie en chenille avec paillettes. — Charlotte. — R S. — Pochette à ouvrage, satin perforé. — M R J. — Flavie. — Deux angles de mouchoirs. — Robe longue de baby.

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle verte recevront les patrons de ce costume les 10 et 16 mars.

(2) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle verte recevront ce patron les 10 et 16 mars.

## Compte Rendu du Concours de Devinettes.

PROPOSÉ AUX ABONNÉES

### DU JOURNAL DES DEMOISELLES

*C'est avec un vrai plaisir que nous venons vous communiquer, chères lectrices, le résultat du Concours offert cette année par la Direction du Journal des Demoiselles à ses aimables abonnées.*

*Ce résultat a été très beau, ainsi que vous pouvez le voir en lisant les noms pressés au Tableau d'honneur, en comptant les prix et les accessits dont on a dû augmenter le nombre d'un tiers au moins.*

*Beaucoup d'abonnées ont en effet concouru : amies anciennes cherchant à prendre leur revanche et à enlever les premières récompenses; amies nouvelles exerçant leurs forces et préparant leurs futurs succès; toutes stimulées par le désir de réussir, mais aussi captivées par l'attachant plaisir que le Journal des Demoiselles leur donne depuis déjà trois années.*

*Aussi, nous nous plaisons à le reconnaître : jamais entrain n'a été plus grand, épreuve mieux réussie; nous avons enfin atteint notre but puisque nos lectrices ont trouvé dans ce gai passe-temps une attrayante distraction qu'un amour-propre blessé ou une susceptibilité exagérée ne vient point amoindrir.*

*Les concours vérifiés avec soin ont été, non sans difficulté, classés d'après les points obtenus (selon le procédé indiqué l'an dernier) avec une stricte loyauté. Que les heureuses lauréates triomphent donc, car leur mérite est grand. Que les autres reçoivent les compliments que nous leur adressons pour leurs travaux qui sont tous fort soignés et dignes d'éloges.*

*Nous tenons aussi à féliciter quelques-unes de nos lectrices pour les jolies enluminures dont elles ont embelli leurs concours; bien que ces ornements coquets ne soient en aucune façon imposés, nous devons, pour être justes, donner une mention spéciale aux charmantes aquarelles, aux dessins à la plume ou au crayon que nous avons eus sous les yeux; nous voyons dans ce soin délicat un désir de nous être agréable qui nous touche profondément et dont nous remercions les auteurs.*

*Toutes nos aimables abonnées ont d'ailleurs su nous témoigner leur satisfaction par leurs gracieuses lettres; en échange, nous leur promettons de nouveaux concours; nous leur donnons rendez-vous à l'an prochain, bien certains qu'elles y seront fidèles et qu'elles y trouveront de nouveaux succès.*

LA DIRECTION.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat



## LE COLONEL PHILÉMON



NOTRE demeure ressemblait à une citadelle ; on ne pouvait faire un pas sans se heurter à une arme ou à un guerrier.

Lambin, le sapeur qui avait bercé mon enfance, n'avait gardé de ses jours de gloire qu'un tablier relevé

en triangle sur le genou, mais son plumeau rappelait sa hache, et son salut du revers de la main ne laissait aucun doute sur ses origines militaires.

Barbette, notre cuisinière, faisait partie de la garnison, ayant un fils sous les drapeaux ; quant au cocher, concierge à ses heures et jardinier en tous temps, il était désigné par ses fonctions mêmes pour les avant-postes, les reconnaissances et les charges de cavalerie : il s'appelait d'ailleurs Belhomme.

Le vieil hôtel que nous habitions depuis que grand-père avait été obligé par ses blessures de prendre sa retraite, dépendait d'une ancienne abbaye. Le rez-de-chaussée était voûté, et dans la vaste salle à manger aux sombres lambris resplendissaient les panoplies d'armes blanches, de pistolets, de crosses de fusils ; on y voyait jusqu'à une selle de spahis avec son haut dossier de cuir rouge qui reposait sur un chevalet dans l'immense embrasure d'une fenêtre à petites vitres verdâtres.

Depuis deux générations, les demoiselles de la famille se faisaient une joie disputée d'enfourcher la paisible monture qui, sans tête ni queue, nous conduisait à travers le pays des rêves de gloire évoqués par la piété militaire de notre famille.

Cette famille ne se composait plus pour moi que de grand-père et de grand-mère de Maiffre, ma pauvre maman ayant succombé au chagrin que lui causa la mort de mon père, tué au siège de Strasbourg.

Aussi, comme je les aimais ces grands-parents qui avaient concentré sur ma jeune tête toutes leurs espérances et le meilleur de leurs tendresses.

Bonne-maman n'était pas trop vieille pour une grand-mère. Elle avait ce qu'on appelle de beaux restes. Assez forte, elle portait avec dignité ce respectable embonpoint. Au repos,

l'expression de son visage était plutôt sévère sous les bandeaux ondés d'un gris d'argent ; le front un peu bas, le nez droit, les lèvres minces, avec un soupçon de duvet brun, auraient fait un ensemble dur sans le sourire de ses yeux voilés par l'âge, mais encore très doux. Quand le soir, assise à ses pieds, je la regardais assoupie dans son vaste fauteuil, je lui trouvais une grande ressemblance avec Mgr di Rende que j'avais vu officier un jour à Notre-Dame ; elle avait sa suprême distinction, avec ce quelque chose d'apaisé que les âmes fortes gagnent au contact de la vie ; mais si elle rappelait la dignité d'un nonce apostolique en dormant, elle ressemblait à toutes les bonnes-mamans heureuses et fières quand je grimpais sur ses genoux.

Nous l'adorions, grand-père et moi, d'une façon bien différente dont je n'avais pas la clef, mais cependant assez sensible pour faire travailler ma jeune cervelle d'enfant curieuse. Hélas ! il faut bien l'avouer, je l'aimais en égoïste, pour moi, comme l'oisillon aime son nid parce qu'il est doux et chaud ; tandis que grand-père l'aimait pour elle, pour la rendre heureuse, en vrai chevalier. Il lui faisait un piédestal de son admiration et ne la voyait qu'à travers les souvenirs charmants de leurs jeunes années. Il la contemplait évidemment avec d'autres yeux que nous tous et retrouvait dans les plis de son visage défraîchi, dans les mouvements ralentis de sa démarche devenue lourde, dans les accents de sa voix maintenant trop grave, ce qu'il avait aimé d'elle à ses vingt ans.

Grand-mère en était un peu vaine ; elle se mettait en frais pour cette admiration tendre qui ne lui ménageait pas les compliments, et quand, dans les grandes circonstances, elle poudrait ses cheveux et arborait sa robe de velours vert avec sa pèlerine de guipure, grand-père ne manquait jamais de lui baiser la main en lui disant d'une voix émue :

— Adèle, vous serez toujours la plus jolie.

Une remarque en passant ; lorsque grand-père était remué par quelque douce émotion, il disait *vous* à sa femme ; dans l'ordinaire de la vie, il la tutoyait : « Adèle, ta petite-fille est insupportable. »

Cher grand-père ! y eut-il jamais homme meilleur sur terre ; mais, s'il avait été beau dans sa jeunesse, la vérité m'oblige à dire qu'il ne lui en restait rien, ce qui m'affligeait beaucoup, car, dans mon culte filial, j'eusse



voulu lui trouver même les perfections de la forme.

Il était petit et maigre, avec des moustaches qui, suivant la quantité d'ozone contenue dans l'atmosphère, devenaient jaunes, vertes ou grises... mais toujours fort longues et cirées à la pointe.

A force de porter son képi sur l'œil gauche, celui-ci s'était fermé à demi dans un clignotement qui lui donnait un air malin dont grand'mère admirait la finesse :

— Comme on voit que ton grand-père est spirituel et intelligent, me disait-elle en se penchant sur moi, lorsqu'assis en face de nous il lisait son journal, à bras tendu, tandis que ce pli de la paupière gauche s'accroissait et gagnait jusqu'à la joue.

— Il avait donc de l'esprit quand il était jeune ? répondis-je étourdiment une première fois.

La chère femme se redressa, et me lançant un de ses regards les plus froids :

— Est-ce qu'il n'en a pas toujours ?

Mais elle ajouta aussitôt, avec une mansuétude où perçait une nuance de pitié qui m'humilia fort :

— Pauvre petite, tu n'es pas à même d'en juger.

Cela me jeta dans une série d'interrogations muettes dont je ne sortis pas de longtemps. Ainsi grand-père avait de l'esprit, comme le procureur de la République notre voisin, sans doute, plus, peut-être ; et cependant on riait quand, entre deux robbers, celui-ci prenait la parole en se chauffant le dos au feu, tandis qu'on ne riait jamais lorsque mon grand-père racontait ses campagnes et faisait le plan des citadelles défendues avec les jetons et les fiches qu'il perdait sur le tapis vert.

— D'ailleurs, concluais-je faute de mieux, est-ce qu'un grand-père a besoin d'esprit ? Un grand-père est fait pour être chéri, caressé, tyrannisé à moments perdus ; mais le reste, à quoi bon ?

On voit que j'avais des idées bien étroites et toutes spéciales sur le rôle des grands-parents dans la société.

Si notre maison rappelait une citadelle, la prairie qui faisait suite à notre jardin ressemblait à un camp. A droite, s'entassaient toutes sortes de constructions bizarres, très basses, couvertes de chaume, donnant asile à un assemblage de bêtes non moins étrange : une gazelle, une autruche fort méchante, des poules, un kangourou y vivaient fraternellement à l'abri d'une grille descendant jusqu'à la rivière. Nous appelions ce coin-là le *fondouk*, et j'ai bien des fois grimpé en haut de sa grille pour me laisser tomber au milieu de nos bestioles, au risque de me faire casser un bras ou

une jambe par l'autruche, dont les coups d'ailes étaient redoutables.

En dehors du fondouk, il y avait, sur un petit monticule artificiel, une couleuvrine qui veillait jour et nuit sur notre domicile, la gueule tournée vers la rivière, d'où le danger était soupçonné devoir venir.

Lambin, depuis vingt ans, rectifiait son pointage chaque samedi, en même temps qu'il remontait l'horloge et astiquait l'arsenal de la salle à manger.

Mais la partie la plus intéressante du camp était sans conteste la tente de grand-père. On l'installait chaque été ; et ce jour-là était un jour de fête pour toute la maison.

Pendant qu'on montait l'abri de toile, grand-père en faisait le tour, signalant les avaries survenues dans le grenier pendant l'hiver : il fallait mettre du goudron ici, du chanvre là, un piquet neuf à droite, une corde de renfort à gauche. Lambin et Belhomme s'y employaient avec zèle.

Puis grand-père, sur le monticule, appuyé contre la couleuvrine, commandait la manœuvre d'une voix suraiguë, en jurant tant qu'il pouvait. Grand-père ne jurait que lorsqu'il était content, aussi Lambin souriait-il avec orgueil lorsque les gros mots s'échappaient en grappes des lèvres de son colonel ; Belhomme était moins aguerri et, quelquefois, il consultait d'un œil inquiet le sapeur ; mais, voyant rayonner le visage de celui-ci, il en concluait que tout allait pour le mieux et se remettait à sa besogne avec ardeur.

Et, du monticule, la petite voix cassée de grand-père criait sur le mode des commandements de cavalerie : « Portez-vous... sur la droite i i te ixe ! — Plus haut le pavillon, fichu bête. »

Ces phrases scandées, la vue du drapeau, le lit de camp sur ses deux cantines, électrisaient nos soldats ; ils redoublaient d'ardeur, cognaient, suaient, criaient, ce qui obligeait grand-père, pour rester à la hauteur des circonstances, de renforcer encore son vocabulaire. Mais, au milieu de cette effervescence, grand-mère venait-elle à déboucher par la grande allée, aussitôt le colonel redevenait homme du monde, plein de respect et de courtoisie pour sa compagne. Ah ! c'est que celle-ci ne plaisantait pas sur ce chapitre de la bonne éducation.

— Victor, disait-elle à son mari, de quel exemple cela est pour cette enfant !

Et, d'un geste souverain, elle m'emmenait, à mon grand déplaisir, car je n'avais pas ses scrupules, et je me mêlais volontiers aux travailleurs, quitte à attraper quelque rebuffade de notre chef.

A midi, la tente était montée, les hommes



ruisselaient, le colonel mourait de faim; et grand-mère disait de sa voix tranquille, à Lambin, en lui remettant une bouteille cachetée :

— Après le déjeuner, vous servirez le café sous la tente; et voici pour boire à la santé du colonel.

N'est-ce pas que nous étions d'heureuses gens !

Grand-père s'étant retiré du service comme colonel, avait dû en même temps renoncer à porter l'uniforme, ce qui avait été bien dur pour lui. Son képi surtout lui manquait d'une façon inconcevable, et il ne pouvait arriver à fixer sur le sourcil gauche ces coiffures ridicules qu'on nomme chapeau et qu'il traitait avec un souverain mépris. Bonne-maman, voyant sa peine, défit le précieux paquet où le dolman et les coiffures militaires reposaient dans le poivre et, apportant ces dernières au colonel, elle lui dit d'une voix insinuante :

— Victor, tu as trois képis tout neufs; tu devrais les utiliser dans le jardin et quand tu montes à cheval.

Grand-père avait éternué à cause du poivre, mais il s'était ressaisi de la chère casquette avec joie.

Dans notre petite ville, où nous faisons la loi, on avait trouvé tout naturel que le colonel de Maiffre usât ses vieux képis, dont notre municipalité tirait un certain relief; les pompiers lui présentaient les armes et, quand un de ces couvre-chefs était usé, bonne-maman le faisait disparaître et le remplaçait par un neuf qui continuait le service.

Il y avait quinze ans que les képis se succédaient sans interruption; on pouvait croire que le colonel ne se doutait pas du subterfuge, car il disait parfois, en regardant la doublure fraîche et le galon brillant de l'un des derniers venus :

— Quelle excellente fourniture ! Ça ne se graisse pas, ça ne se déforme jamais; ce n'est pas maintenant qu'on ferait aussi solide.

Mais, en disant cela, il coulait un œil si doux du côté de bonne-maman di Rende, que je crois bien... Mais je n'en suis pas sûre.

Le bonheur de la vie intime est fait de concessions mutuelles : grand-mère, pour être agréable à son mari, avait mis sa maison sur le pied de guerre; il semblait que nous fusions toujours à la veille de subir un siège, avec nos armes, nos étendards et notre camp retranché de la prairie. Elle avait accepté avec un sourire une longue pipe turque qui auréolait le colonel et empestait le reste de sa garnison; en échange, grand-papa buvait tous les soirs, sans faire la grimace, un certain thé de Colombo que grand-mère aimait beaucoup et qui avait un arrière-goût de foin bouilli très marqué.

— Ne trouves-tu pas, Adèle, disait-il à chaque retour de la saison froide, où le thé faisait sa réapparition sur le plateau de la famille, que le thé de cette année est moins bon que le précédent ?

— Non, mon ami, je t'assure que c'est toujours le même parfum exquis du Pékao orangé.

— Ah ! c'est du Pékao orangé, reprenait mon grand-père en remuant vigoureusement le breuvage acajou avec sa petite cuiller, comme pour en dégager plus complètement l'arome subtil annoncé. Alors, c'est que je n'aurai pas mis assez de crème.

— Veux-tu plutôt y ajouter un peu de rhum ?

— Oh ! je veux bien.

Et le Pékao orangé des Indes était devenu une des douces habitudes de grand-père; seulement, lorsque M<sup>me</sup> de Maiffre se rendait au chef-lieu du département, pour faire faire une robe, un chapeau, ou renouveler les provisions du ménage, le colonel disait à son ordonnance :

— Lambin, pas de Pékao; une demi-tasse de café à la place.

Et il ajoutait, pour me dépister :

— Ta grand-mère l'aime beaucoup, et il est difficile de s'en procurer; nous le ménageons en son absence. Si tu veux, petite, je te donnerai à la place un canard, un gros canard.

Mais, je n'étais pas sa dupe; et, prise d'un soudain attendrissement, je l'embrassais avec ardeur.

Lui, croyant que c'était l'effet du canard, m'appelait gourmande, ce qui me faisait rire. Oh ! saintes erreurs de la famille, puissiez-vous vous perpétuer sous le toit de nos petits-enfants !

Le jeudi et le dimanche, une brioche mousseuse flanquait la théière, pour parler comme grand-père, et quelques amis venaient passer la soirée chez nous; moi-même, j'avais la permission de dix heures, ce qui n'était pas un de mes moindres plaisirs.

Aussitôt que la nuit venait, et c'était tôt dans notre abbaye aux murs épais et aux embrasures profondes, bonne-maman quittait sa chambre bien chaude et, encapuchonnée comme pour un voyage au pays des neiges, elle traversait rapidement les corridors où le vent sifflait avec rage, descendait le vaste escalier, encore plus glacial s'il était possible, et entrait dans le salon pour s'assurer que Lambin n'avait rien négligé au cérémonial habituel de sa réception.

Les rideaux de damas rouge étaient hermétiquement fermés et d'énormes bûches commençaient à s'embraser dans l'âtre, ce qui rendait la pièce encore plus froide, en établissant un vaste courant d'air qui tourbillonnait dans tous les sens. Sur le guéridon, où repo-



saient les albums, une grosse lampe attendait l'heure pour déverser des flots de lumière sur le crochet tunisien de M<sup>me</sup> Padoue; et, tout à côté, la table à jeu avec ses bougies surmontées de petits chapeaux, sa boîte à jetons : il n'y avait rien à reprendre, Lambin n'avait omis aucun détail. Mais quel froid ! C'était comme une chappe de glace qui vous étreignait les épaules.

— Lucie, va donc demander qu'on vienne mettre un peu de charbon sur les bûches ; sans cela, nous ne pourrions y tenir ce soir.

Lambin apportait aussitôt quelques blocs d'anthracite, et grâce à ce surcroît de combustible, l'atmosphère s'attédisait peu à peu.

A huit heures moins un quart, grand'mère, avec son bonnet de dentelle, et grand père, sanglé comme pour la parade, attendaient leurs hôtes aux deux coins de la cheminée, et, un quart d'heure après, le marteau monumental de notre porte retentissait jusqu'au fond de l'impasse : c'était le procureur, puis le médecin, l'un veuf, l'autre vieux garçon, et enfin le ménage Padoue, des retraits comme nous, ce qui établissait un lien entre les deux familles, quoique grand-père professât un grand dédain pour l'intendance d'où venait M. Padoue. D'autres voisins, notre curé particulièrement, se joignaient quelquefois aux six que je viens de citer, et lorsque l'assemblée était nombreuse, la bouillotte remplaçait le whist ; c'était la seule modification apportée à ces réceptions du soir.

Tandis que les joueurs arrangeaient leurs cartes et se livraient à de profondes combinaisons, que M<sup>me</sup> Padoue comptait ses mailles, je m'installais sur un tabouret bas devant le feu, et, la tête dans les mains, je regardais courir les flammes et jaillir les étincelles.

Cette contemplation était si attirante que je restais de longs moments tout à fait immobile, ce qui était inusité pour ma remuante personne, si bien que grand'mère, de temps en temps ramenée de son jeu à ses devoirs maternels, se retournait vivement pour me demander :

— Lucie, dors-tu ?

— Non, grand'mère, je pense.

Cette réponse faisait sourire les joueurs ; Lucie pensante, il y avait de quoi s'étonner ; mais, sans me formaliser de ce sourire incrédule, je prenais les pincettes et je secouais le feu pour en faire sortir de nouvelles flammes rouges ou bleues qui dansaient autour d'un guerrier de fonte dont la noire cuirasse se détachait en saillie de l'âtre monumental.

Je dois dire que, vers neuf heures, à force de penser, je perdais certaines notions du monde extérieur ; les exclamations des joueurs me causaient des soubresauts pénibles, et je

leur donnais un sens étrange : tantôt cris de guerre, tantôt appels d'un autre monde ; il me semblait que le docteur jouait son âme, que M. Padoue brassait l'as avec un cri satanique, et le feu, qui dansait toujours, achevait de me jeter dans des complications infernales.

L'entrée de la brioche mettait fin à cette fantasmagorie, j'offrais le sucre et les tasses, je renversais quelquefois les uns et les autres ; je me donnais en échange une large part du gâteau, et j'allais me coucher aussitôt après, ce qui me permettait, grâce à la digestion laborieuse de la lourde pâtisserie, de compléter le cycle de mes cauchemars.

Cela dura ainsi des semaines, des mois ou des années, je n'en sais plus rien, la notion du temps étant vague dans les jeunes mémoires ; je devais avoir dix ans lorsqu'un soir d'automne, le procureur, qui s'absentait toujours pendant les vacances, se présenta accompagné d'un collégien qu'il désigna comme son fils.

Grand'mère l'embrassa, grand-père admira son képi, et moi, très intéressée, je me levai vivement et allai me camper devant lui pour le dévisager à mon aise.

Mon Dieu, qu'il me parut laid ! Il avait des yeux incolores, des cheveux plats, un cou disgracieux, le nez trop petit, la bouche trop grande, les bras trop longs, les pieds en dedans ; il pétrissait sa casquette, tandis qu'un sourire niais se figeait au coin de ses lèvres.

Il était plus que laid, il était ridicule, c'est ce qui le sauva à mes yeux ; un être aussi maltraité par la nature avait droit à ma pitié, je lui pris la main et l'entraînai vers le guéridon, en lui disant :

— Venez voir les images.

Ce bon mouvement lui réchauffa le cœur, et, pour me montrer combien il y était sensible, il murmura en écho :

— Oh ! oui, les images.

Puis il devint tout rouge d'en avoir dit si long.

Je voulus le faire asseoir devant le guéridon, et mal m'en prit, car cette démarche, qui paraissait si simple au premier abord, entraîna pour lui une série de difficultés inconcevables. En passant à côté de M<sup>me</sup> Padoue, il accrocha son peloton de laine bleue juste comme la chère femme achevait de compter ses 152 mailles du premier rang ; en voyant sa chaîne échapper violemment au crochet, elle eut un petit cri involontaire qui fit trébucher le malheureux collégien, et je n'eus que le temps de le saisir par un bras pour l'empêcher de s'abattre sur le parquet.

Mais, malgré la promptitude de ce secours, et parce qu'il rompait violemment l'équilibre de mon camarade, celui-ci fit une pirouette



qui atteignit la table; alors, la lampe oscilla de droite à gauche, de gauche à droite et, finalement, décrivit une parabole dans la direction du whist.

Grand-père sauva la situation, et mon protégé, plus mort que vif, se laissa tomber avec découragement sur la chaise que je lui offrais.

— Je vais vous montrer ce que j'ai de plus beau, lui dis-je pour faire diversion à cette série de maladresses qui paraissaient l'affliger extrêmement.

Et j'ouvris un album renfermant tous les uniformes français depuis les temps anciens.

« Voilà un Gaulois, il n'a qu'une chemise et un bouclier pour uniforme; mais comme il a l'air fier! on voit tout de suite qu'il est soldat. Voilà un lansquenet qui ressemble à notre pharmacien. »

— A propos, comment vous appelez-vous?

— Georges Le Monnier, mademoiselle.

— Moi, Lucie Rosenn; mais, ne me dites plus mademoiselle, c'est inutile.

— Oui, Lucie!

— Tenez, voilà un mousquetaire rouge; il n'y a rien de plus beau! Les aimez-vous?

— Je ne peux pas savoir, puisque je ne les connais pas.

Cette réponse, dont je ne compris pas la portée philosophique, me stupéfia.

— Comment, vous ne connaissez pas les mousquetaires rouges! Mais alors, que connaissez-vous?

Il ne répondit rien, et je passai aux gardes-françaises.

Lorsque l'album eut été refermé sur le dernier uniforme national, j'attirai à moi un vieux livre qui avait toutes mes sympathies.

— C'est un Traité des fortifications, le texte n'offre aucun intérêt, affirmai-je avec aplomb, mais les images sont bien drôles. Regardez ces hommes qui sortent à mi-corps de cette tour, on dirait des bouteilles dans un panier. Et ce cheval qui s'ouvre comme une tabatière, avec des guerriers plein son estomac.

— Ce doit être le cheval de Troie, s'écria Georges, heureux de retrouver enfin quelqu'un de connaissance.

— Je ne crois pas, dis-je, pour ne pas être en reste d'érudition; si c'était le cheval de Troie, on verrait la belle Hélène.

Silence de mon camarade.

— Aimez-vous monter à cheval? lui demandai-je pour renouer la conversation.

— Je ne sais pas, puisque je n'ai jamais essayé.

Quel singulier personnage, pensai-je à part moi; il fait toujours la même réponse. Est-ce qu'on a besoin de connaître une chose ou de l'avoir faite pour savoir qu'on l'aime? Je n'ai

jamais été général et, cependant, je sais bien que ça me plairait beaucoup.

Peut-être parce que le contraste de ce caractère avec le mien piquait ma curiosité; peut-être parce qu'au fond j'étais bon diable; au lieu de me lasser de ce laconisme de Georges, je lui tendis encore une fois la perche.

— Voulez-vous que je vous apprenne l'équitation? Vous monterez le Spahis; les étriers très courts, pour que vos jambes ne traînent pas sur le tapis, parce qu'elles sont plus longues que les miennes; en accrochant la bride à la patère, et en s'enlevant bien, on croirait tout à fait qu'on trotte à l'anglaise.

— Je ne comprends pas, me dit Georges.

Et, de fait, mes paroles avaient besoin d'un commentaire pour être intelligibles.

— Vous comprendrez plus tard, lui répondis-je... Ah! voici la brioche; fermons les livres et allons offrir le thé.

Georges m'a avoué depuis qu'il était sorti de cette première soirée avec une migraine qui dura vingt-quatre heures, les mousquetaires rouges, le tricot bleu, le cheval de Troie, ma volubilité et sa casquette l'avaient troublé et embarrassé au-delà du possible; il lui fallait un certain temps pour se remettre.

Du reste, le dimanche suivant lui rendit confiance en lui donnant quelques avantages sur moi; quoique toujours gauche, avec des mouvements malheureux et des intimidations soudaines, il se livra un peu plus, et profitant d'un instant où les joueurs discutaient avec animation, il me dit à mi-voix :

— Je connais les mousquetaires rouges : on en fit plus tard des grenadiers, ce sont les ancêtres de nos artilleurs. Je les aime maintenant, car ils furent les héros de Fontenoy.

Je frappai des mains avec enthousiasme, il venait de toucher la corde sensible.

— Voyez-vous, Georges, voyez-vous! J'avais bien raison. Oh! l'artillerie! Je voudrais épouser un artilleur, il n'y a rien au-dessus : le courage et la science!

— Quant au cheval de Troie, reprit mon placide interlocuteur, il ne renfermait que des guerriers, ce peut donc être celui que nous avons vu; la belle Hélène resta au camp, je m'en suis assuré.

— Vous êtes donc un savant?

— Non, mais je voudrais le devenir.

— Ce doit être bien difficile.

— J'essaierai.

— Et alors, vous serez artilleur?

— Je ne sais pas; j'avais d'autres projets, me répondit-il fort sérieux.

— Ah! vous préférez les dragons, peut-être? lui dis-je, ne supposant pas qu'il pût s'agir d'un choix en dehors du métier militaire.

— Non, je pensais à devenir médecin.



Je le regardai avec stupeur, et je dois même dire avec une certaine indignation.

— Un métier d'assassin, m'écriai-je, sans tenir compte de la présence du docteur Jonitet, qui ne m'entendit pas, du reste.

Georges, oubliant sa timidité habituelle, sous l'empire d'un sentiment de révolte bien légitime, me répliqua vertement :

— Je crois qu'un médecin dans l'exercice de ses fonctions ne tue pas plus qu'un artilleur dans l'exercice des siennes.

J'étais prise.

Et ceci me donna immédiatement une haute idée de mon camarade.

M. Le Monnier avait retiré son fils d'un collège de province, afin de lui faire terminer ses études à Paris, et à cet effet avait retenu sa place à Louis-le-Grand pour la rentrée. Une épidémie de fièvre typhoïde, survenue pendant les vacances parmi le personnel de l'établissement, obligea à retarder la rentrée de quinze jours, ce qui nous remplit de joie l'un et l'autre quand nous en fûmes informés, ce délai nous promettant une plus longue intimité.

Malgré les disgrâces physiques et le peu de débrouillement de mon camarade, je m'attachai vite à lui. Sa nature droite, cette réflexion juste précédant toujours la démarche à faire ou le jugement à rendre, ce calme imperturbable, traversé quelquefois par une flamme partie d'un cœur tendre et honnête, m'étonnaient et m'attiraient sans que je susse pourquoi.

Lui, timide, maladroit, en pleine crise de formation, ce qui rompait l'équilibre de toute sa personne, élevé dans un trou de province où mille choses lui étaient restées étrangères, mais intelligent, doué d'une volonté peu commune, et ayant le désir d'arriver, était heureux de trouver en moi ce qui lui manquait, car, on s'en est déjà aperçu, dans notre intimité à deux, le garçon véritable c'était Lucie ; et Lambin, aussi bien que grand-père, développaient ces tendances. J'aurais su commander la manœuvre à un peloton de cavalerie, faire évoluer un canon de campagne, monter un cheval quelconque, tandis que grand-mère m'inculquait à grand-peine les éléments des sciences. A dix ans, j'en savais à peu près autant qu'un preux d'autrefois.

Nos réunions du soir ne suffirent plus aux exigences de notre intimité ; j'obtins que le jeudi et le dimanche, étant jours de congé, Georges les passât en partie chez nous. Le premier jeudi où il se présenta de jour, je l'entraînai vers le Fondouk et je lui montrai nos bêtes exotiques.

Il regarda la gazelle et le kangaroo ; mais ce qui l'intéressa le plus, ce fut la couleuvre, qu'il examina dans tous les sens sans dire une parole.

— Elle est dirigée contre l'île de là-bas, lui dis-je.

Il regarda l'île en question ; c'était une saulée qui, en face de notre habitation, partageait les eaux de notre petite rivière en deux bras insignifiants et en faisait par contre un point de vue délicieux.

— Je sais ramer, me dit Georges ; si nous avions une barque, je vous conduirais dans l'île ; nous nous ferions une cabane, nous allumerions du feu et je chercherais des carottes sauvages ou des œufs d'oiseaux pour faire cuire.

Je poussai des cris de joie folle à cette perspective ; mais, retombant du haut de mon rêve, je répliquai :

— Oui, mais nous n'avons pas de barque.

— Pas même un radeau ?

— Pas même un radeau !

Cependant, j'étais tellement possédée du désir d'aller à la conquête de l'île, que je résolus de tenter tous les moyens pour réussir. J'allai trouver Lambin à l'écurie :

— Mon vieux sapeur, lui dis-je pour me faire bien venir, je veux aller tout de suite dans l'île ; fais-moi un bateau.

Lambin sciait du bois ; il s'arrêta net et, d'un geste de la main, ramena sur le front son bonnet de police, qu'il avait placé tout à fait en arrière.

Ce geste indiquait chez lui une grande tension d'esprit ; j'ajoute que le bonnet de police était devenue sa coiffure d'intérieur depuis que les képis de son colonel avaient revu le jour.

— Tout de suite, me répondit-il après une longue réflexion, c'est impossible ; mais dimanche, les pêcheurs du Delà ne se servent pas de leurs canots, j'irai vous en chercher un pour après la grand'messe.

Je sautai au cou de Lambin, que grand-père appelait ma nourrice sèche et qui reçut mon accolade avec un sourire attendri.

— Puisque nous ne pouvons aller dans l'île aujourd'hui, qu'allons-nous faire ? demandai-je à Georges.

— Le cheval ?... murmura-t-il d'une voix étranglée par l'intimidation.

— C'est vrai, il y a le spahis.

Et nous courûmes à la salle à manger.

Le soleil couchant glissait de pâles rayons par les petits carreaux verdâtres de la fenêtre en ogive ; leur doux éclat s'éparpillait sur les armes et faisait saillir du mur des têtes de cerfs qui soutenaient les panoplies et semblaient se pencher curieusement pour nous voir. Les meubles massifs d'un autre âge, les boiseries sombres, la voûte au pendentif curieusement fouillé, avaient un aspect solennel, presque religieux. Georges en fut si frappé, quand j'ouvris la porte, qu'il entra sur la pointe des pieds et me parla à voix basse.



— Lucie, me dit-il pénétré, comme c'est beau ici; je voudrais y vivre toujours!

Moi-même, en le voyant si ému et si respectueux de notre musée de famille, je baissai d'un ton pour lui répondre :

— C'est ce que nous avons de mieux.

Et je lui fis faire en détail la connaissance des casques, des cuirasses, des fusils et des lames, dont je connaissais l'histoire et la provenance sur le bout du doigt.

Arrivée devant la fenêtre, je dis à mon compagnon, en lui désignant la selle :

— Voilà le spahis; vous pouvez le monter.

Georges regarda un peu ahuri les jambes cagneuses du cheval, les ceillères surchargées de broderies, le haut dossier de cuir rouge et les vastes étriers finissant par une pointe aiguë; mais comme j'insistais sur les agréments du cheval, tout en lui indiquant ce qu'il y avait à faire au montoir et comment il devrait se comporter une fois en selle, il se hissa sur la machine et, oubliant la sainteté du lieu, se mit à rire en se voyant perché de la sorte.

Le moment me parut favorable pour l'initier au trot à l'anglaise, qui était un véritable anachronisme sur cette selle arabe, et ma définition fut si claire, que Georges s'élança en avant et retomba sur son siège avec une régularité de pendule.

Alors je le regardai et ce fut un malheur : il avait les coudes au corps, des coudes anguleux et noueux à plaisir, le nez au vent; son pantalon en vrille laissait voir ses chaussettes cachou de collégien, et ses jambes maigres se terminaient par des pieds que les étriers chaussaient comme de vastes savates; avec cela, sérieux, appliqué, convaincu; je n'y pus tenir et, bouleversée par une envie de rire irrésistible, je me laissai tomber sur une chaise en éclatant soudain.

Il s'arrêta net et me demanda inquiet :

— Pourquoi riez-vous ?

— Parce que vous avez une drôle de figure et des mains...

Une nuance rosée passa sur le visage d'ordinaire fort pâle de Georges, tandis que son regard se voilait de tristesse; il me répondit doucement :

— Oui, je suis laid, mais ce n'est pas ma faute; si je le pouvais, je prendrais des yeux rieurs comme les vôtres et vos petites mains.

Je fondis en larmes. Le remords succédait sans transition à mon intempestif fou rire, et l'humble réponse du pauvre déshérité me toucha plus que je ne saurais l'exprimer.

— Pourquoi pleurez-vous ? me demanda-t-il encore.

— Parce que je vous ai fait de la peine.

— Consolez-vous, Lucie, je tâcherai de l'oublier.

On pense bien que cette réponse si amère, malgré le bon sourire qui l'accompagnait, n'avait rien qui dût me consoler. D'autres disgrâces, du reste, allaient fondre sur nous.

Georges, pour me montrer qu'il écartait de son souvenir mes réflexions crûment désobligeantes, repartit aux grandes allures, se jetant en avant sans mesure et retombant de tout son poids; le cheval ne se sentit pas de force à résister et un craquement sinistre nous avertit trop tard que les jambes de devant cédaient, jetant sur le sol mon cavalier, dont le visage porta, nez en avant toujours, contre l'angle du mur.

Quelle marmelade sur la figure de ce pauvre Georges, devenue subitement rouge, bouffie, méconnaissable! Je me précipitai à l'office, où un flacon d'arnica était en permanence à mon intention; j'en versai le contenu sur mon mouchoir et j'appliquai l'emplâtre sur le nez de Georges, le fixant au moyen de son mouchoir à lui noué derrière la tête.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La suite au prochain numéro.)



## ECONOMIE DOMESTIQUE

GATEAU LIMOUSIN

Prendre deux ou trois livres de marrons, selon le nombre des convives, les éplucher, puis les faire cuire à l'eau bouillante. Retirer la pellicule qui les recouvre, les piler dans un mortier et y ajouter un demi-litre de lait bouilli, sucré et parfumé au café ou à la vanille.

Mettre ensuite quatre ou cinq blancs d'œufs battus en neige et faire du tout une pâte que l'on versera dans un moule enduit de caramel.

Faire cuire pendant une heure à une heure et demie dans un four chauffé légèrement, retirer du moule quand c'est encore chaud et servir le gâteau recouvert d'une crème, vanille ou café, versée dessus au dernier moment.



# REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra-Comique : *Le Flibustier*, comédie lyrique en trois actes, de M. Richepin, musique de M. César Cui. — Opéra : *Falstaff*, en préparation. — Concerts et nouveautés.



os lectrices savent sans doute que le *Flibustier* fut primitivement un drame en cinq actes, qui, à peine achevé, fut transformé par son auteur en beaux vers sonores, dont il forma trois actes pour la Comédie-Française.

Ils furent représentés le 14 mai 1888, avec un très grand succès.

Le renommé général-compositeur, César Cui, s'éprit de ce sujet tout de bravoure et de grâce, de simplicité et de saine morale, d'un sentiment très intense, et s'en ouvrit à M. Richepin. Les deux artistes s'entendirent si bien qu'en un tour de main, M. Carvalho fut avisé qu'une comédie lyrique venait de naître et que le *Flibustier*, troisième du nom, était prêt à se présenter devant son public. Il fallait être invincible et audacieux comme un général russe, entreprenant comme un Français, savant comme un Gluck pour mener à bien la plus périlleuse des tâches : celle de mettre en musique au moins mille alexandrins, sans exiger aucun changement dans le poème, et à peine la suppression de quelques hémistiches. C'est là un tour de force que pouvait seul accomplir l'un des premiers créateurs de la jeune école russe, qui recherche la vérité d'expression dans la parole notée, sans tenir assez compte, peut-être, du lyrisme que prêtent à l'œuvre chantée les timbres divers par où s'épanchent les âmes des interprètes.

M. César Cui s'était déjà familiarisé avec la célébrité en nous faisant apprécier, sous des faces diverses, ses idées et ses inspirations souvent dramatiques, élevées et toujours remplies d'originalité et d'imprévu. A part de nombreuses pages volantes d'un sentiment exquis, il a écrit nombre de partitions remarquables avant le *Flibustier*; le *Prisonnier du Caucase*; le *Fils du Mandarin*; *Ratcliff*; *Angelo*, etc.

Avant de signaler les pages qui ont produit le plus de sensation à cette première de double attraction, rappelons la donnée de la pièce de M. Richepin; elle séduit par sa simplicité même.

L'action se déroule à Saint-Malo, vers la fin

du XVII<sup>e</sup> siècle, chez le vieux marin Legoëz. Il cause, avec Marie-Anne, sa bru, et Janick, sa petite-fille, du retour de Pierre, le cousin et le promis de celle-ci. Depuis quinze ans qu'il est parti, chaque jour on l'attend, et Legoëz, son grand-père aussi, ne cesse d'aller au bord de la mer interroger l'horizon, espérant qu'elle va lui rendre son Pierre dont il est sans nouvelles depuis huit ans. Mais, au lieu de Pierre, c'est le camarade Jaquemin que la famille attristée voit débarquer un beau jour. Parti flibustier avec le cousin de Janick, il vient lui apprendre qu'il croit que son ami a trouvé la mort dans un combat contre les Espagnols. Heureusement, Legoëz et Janick sont absents, et, à leur retour, la mère de Janick, Marie-Anne, leur cache ce malheur. En voyant Jaquemin, le grand-père le prend pour Pierre, et parle bien vite du mariage. Janick, qui partage la même erreur, l'aime déjà. Mais Jaquemin, qui est un honnête homme, avoue à la jeune fille le subterfuge employé par sa mère pour épargner une grande douleur au vieillard, et la joie des deux amoureux se change en larmes. Enfin, le vrai Pierre arrive, riche et plein d'espoir. Une explication orageuse a lieu. Mais il refuse de croire à l'innocence de son ami et l'accuse de s'être fait aimer de Janick en se faisant passer pour lui. Jaquemin est impitoyablement chassé par les deux marins et une rixe sanglante est à craindre. Quand les deux femmes expliquent au grand-père l'imbroglio dont il a été cause, Legoëz arrange tout et ramène Pierre au sentiment de la réalité. Celui-ci, en apprenant que son ami allait partir en se sachant aimé de Janick, unit leurs deux mains dans la sienne et embrasse son camarade.

Cette fraîche idylle est remplie de scènes naïves, d'un sentiment élevé et vraiment attachantes. Sa complète moralité sera d'une grande attraction pour les familles, nous n'en doutons pas.

Malgré la difficulté qu'offrent presque tous les opéras de la nouvelle école de détacher des airs, duos, ou couplets, nous signalerons les parties les plus applaudies de cette remarquable partition. Ce sont, au premier acte : la ravissante scène de l'*Angelus*, traitée avec une expression vraie et un art achevé. L'entrée de Jaquemin donne lieu à un récitatif que l'orchestre souligne avec un grand charme, en imitant le balancement de la vague. Il se termine par une phrase d'un sentiment mélodique très expressif. Une scène de Legoëz, vi-



goureusement écrite, et les danses, d'où toute banalité est exclue, sont d'une réjouissante couleur locale.

Très remarqué au second acte, le chœur alternant avec le refrain de Jaquemin, d'une martiale facture, et s'achevant dans un ensemble exquis : *Laissons là les amoureux...*

Du reste, la partie vocale se poursuit ainsi sans interruption, pendant que l'orchestre la commente en dessinant ses harmonies, gracieuses ou sombres selon le sens de l'action. Tels l'*andante* à quatre temps de Janick, la *malédiction* de Legoëz, dont le thème est repris dans un remarquable quintette, le beau chant du vieux grand-père : *Un vrai marin*, et le chœur de la fin, sur la phrase éloquente de Legoëz : *Ne dis jamais de mal de Dieu ni de la mer*, où l'orchestre caractérise chaque personnage avec une vérité saisissante.

L'interprétation du *Flibustier* a été excellente. M. Fugère, chargé du rôle important de Legoëz, a été chanteur accompli et parfait comédien. MM. Clément et Taskin ont tenu le leur avec distinction. M<sup>me</sup> Landouzy est une charmante Janick ; et Marie-Anne est représentée avec l'intelligence que M<sup>me</sup> Tarquini-d'Or met au service de son jeu.

Mais le rôle le plus important et le plus difficile est certainement celui de l'orchestre. Son éminent chef, M. Danbé, a su imprimer à sa vaillante phalange d'élite ce mouvement et cet enthousiasme qui donnent la vie à chacune des pages de l'œuvre.

Si l'on pense qu'aujourd'hui les nouveaux procédés d'écriture et d'instrumentation font d'un opéra une symphonie continue, on comprendra quelle tâche écrasante incombe au chef d'orchestre et quel colossal travail pour ses musiciens, dont chacune des notes doit, pour ainsi dire, caractériser un mot, une situation, un personnage. Aussi, les plus flatteuses ovations et les félicitations les mieux méritées allaient-elles au savant chef de file qui, dans cette œuvre comme dans celle de M. Chabrier, l'*Attaque du moulin*, s'est montré aussi grand musicien que directeur infatigable.

Les études de *Falstaff* sont en excellente voie. On va bien, chez M. Carvalho ! Les premières s'y succèdent comme, au printemps, les roses sur les rosiers. Celle de l'œuvre du maestro Verdi, qui doit y assister, sera un beau couronnement pour la saison de l'habile directeur et de M. Danbé, dont l'archet tressaille déjà d'aise.

A l'Opéra, les études et la réfection des décors de *Thaïs* sont activement poussées.

On n'est pas fixé sur la date de cette première.

L'ouverture des *Concerts de l'Ecole moderne*, qui a été annoncée pour le 28 février, sous la direction de M. Lamoureux, sera du plus haut intérêt, si, comme on l'assure, cette nouvelle création est instituée dans le but utile et désintéressé de donner des débouchés aux jeunes compositeurs et exécutants, qui n'ont pu encore être accueillis sur nos grandes scènes de théâtres ou de concerts. S'il en est ainsi, nous la louerons sans réserve avec ses fondateurs.

Les Concerts d'Harcourt, qui sont chaque jour plus en faveur, semblent devoir suivre cette voie. Mais ils se réservent, croyons-nous, plus encore le but de la diffusion des belles œuvres de toutes les écoles, pour répandre le goût de la musique dans les foules. C'est un moyen moralisateur par excellence.

Nous n'avons pu annoncer encore la reprise, en décembre, des *Conférences musicales* de M<sup>me</sup> Lafaix-Gontié, qui se succéderont jusqu'en avril, tous les deuxièmes vendredis de chaque mois, à 3 heures. On sait déjà que, dans ces « après-midi littéraires et artistiques », 39, boulevard des Capucines, cette distinguée musicienne traite particulièrement de *l'art du chant*, en donnant des auditions des œuvres analysées par elle. Ces séances sont donc doublement intéressantes pour toutes les personnes qui cultivent la musique chantée et même instrumentale. Car si la voix est un instrument, le chant des instruments repose sur les mêmes principes.

On nous demande d'indiquer des morceaux faciles pour piano. En voici plusieurs qui réunissent le charme, l'originalité et l'élégance de facture à une facilité de quatre degrés différents : La jolie et mélodique *Styrienne*, de M<sup>me</sup> Gennaro-Chrétien ; éditeur : Enoch et Costallat, 27, boulevard des Italiens. — *Souvenir d'antan*, « gavotte et musette », par Th. Lack ; *Danse rustique*, « poème sylvestre », de Th. Dubois ; et *Le Rire*, transcription ravissante de légèreté et de grâce extraite de *Kassya*, le charmant opéra de Léo Delibes.

Pour le chant, nous ne saurions indiquer une nouveauté de plus haute attraction que la partition du *Flibustier*, de César Cui, que l'on peut se procurer dans les bureaux du *Journal des Demoiselles*. Comme feuille volante, *Ninon, Ninette*, « souvenir d'une gavotte de J.-S. Bach », par Xavier Leroux, est un très coquet et amusant poème d'André Alexandre. Editeur de tous ces ouvrages : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.



# CHUSRIE

1<sup>er</sup> mars 1894.



**S**ENTEZ-VOUS les parfums qu'amène ce mois avant-coureur de printemps ? Une tiédeur humide passe, imprégnée de senteurs, les violettes, les jacinthes sont à foison dans nos rues parisiennes avec les giroflées d'or roux... et tandis qu'on va au sermon, on y va, car c'est le Carême, on achète un petit bouquet qui vous met en tête de belles visions de campagne... ou mieux, on ne l'achète pas, on se prive de ce brin de fleurs magiques, pour faire pénitence...

Avec mars, l'hiver est fini ; si ce n'est réellement, tout au moins d'impression. Février, ce pauvre malheureux mois étrié, a eu son heure de gloire.

Jeanne d'Arc a été proclamée bienheureuse. Les étudiants l'ont acclamée et sont allés en pèlerinage lui offrir des couronnes et le drapau de la France.

C'est sans doute parce qu'elle a été à la guerre que ces messieurs la prennent comme patronne !

Pourtant elle est bien à nous, ce me semble, la petite Jehanne de Domrémy, qui regardait les étoiles, admirait la nature, prêchait les mauvais garnements du village, donnait son lit au pèlerin fatigué et soignait les blessés « le cœur tout marri de voir si cruels maux ».

Elle est bien à nous, l'enfant de Lorraine, et, si nous ne pouvons la suivre dans la mêlée, nous la retrouvons sur le bûcher, dans la purification suprême de la souffrance.

Bienheureuse !

Aussi, voilà que les nouvelles nées vont s'appeler Jehanne.

Et vous me dites, mes chères amies, que vous allez être marraines ?

Un devoir sérieux et doux.

Vous devenez maman de cette âme, de ce petit cœur, grand comme cela, un doigt tout au plus, qui bat sans le savoir pour ce que vous lui enseignerez plus tard : le bien et le bonheur, marraine mignonne.

Vous avez brodé la robe de baptême de vos mains adroites ; c'est le plus joli des cadeaux.

Le parrain, lui, offre d'ordinaire un couvert d'argent. Il est pour le pratique, tandis que chaque point du vêtement qui parera l'enfant a été tissé par vous de tendresse, de souhaits

charmants... Et cette robe-fée enveloppe le poupon de vous-même.

Maintenant, il est là, le tout petit, dans son berceau ; il respire paisiblement, d'un souffle si léger... Très émue, vous soulevez la gaze du rideau et vous le contemplez : il est un peu à vous ; aussi, vous le prenez avec précaution, en soutenant cette chère petite tête quiodeline.

Il est dans son maillot blanc, les yeux ouverts sans regarder, les cheveux fins, bruns ; il tette son pouce... vous l'admirez en détails : C'est très doux, très doux à embrasser ; c'est si gentil, n'est-ce pas, en abandon, tout confiant dans vos bras ?

Vous savez très bien vous y prendre, la mère est déjà pressentie dans la jeune fille.

On lui donnera votre nom en troisième ou en quatrième : *pour mémoire*.

Vous ne vous en formaliserez point, c'est la nouvelle mode. On choisit un nom de style un peu rustique ou ancien, si c'est une fille : Odette, Odile, Yseult, Christine, Marie-Anne.

Si c'est un garçon : Claude, Alain, Yves, Daniel, Olivier, Thibaut.

Michel a beaucoup de vogue. Féminin : Michèle.

On ajoutera ceux du parrain, et peut-être un nom de souvenir de famille.

Vous avez apporté à la maman un bouquet de fleurs, pas trop odorantes, un bouquet de félicitations et, en causant, vous demandez quand on le baptise, le trèsor.

*C'est votre premier devoir.*

Exprimez le désir que ce soit bientôt, en intimité, « entre nous ». La fête, le dîner viendront plus tard. En effet, pourquoi attendre ? Et, gentiment, vous proposez un jour.

Le dimanche, dans la journée, est assez commode ; le parrain est souvent plus libre.

On vient chacun de son côté, après déjeuner, en toilette de ville très simple ; on ne fait pas d'invitation.

Vous apportez, si vos moyens vous le permettent, une petite chaîne et une médaille pour le baptisé.

Le parrain a envoyé les dragées à la maman ; pas à vous.

Vous aurez une grande boîte de moire rose ou bleue, qu'il vous offrira lui-même ; et vous accepterez sans cérémonie avec un aimable merci.

Il ne vous fera donc point de cadeau : ce n'est plus l'usage ; c'est la jeune maman qui en bénéficiera.



S'il est très galant et un peu *coquin*, vous recevrez chez vous une corbeille de fleurs blanches ; mais c'est bien difficile en certains pays où les bonnes langues crieraient aux « fiançailles », si le parrain était garçon.

S'il vous offre son bras pour aller à l'église, vous accepterez ; tâchez cependant de ne point avoir l'air d'un cortège de noces.

Monsieur ou mademoiselle bébé est porté par la nourrice, la garde ou sa bonne.

La cloche tinte cette petite chrétienne qui s'avance vers le sanctuaire.

Aux fonts baptismaux, vous ôtez la capote de dentelle de l'enfant, vous écartez un peu la pelisse dans le cou. Vous vous placez à droite près de lui, un cierge en main ; le parrain est en face de vous, et vous répondez aux questions du prêtre ; vous répondez pour votre filleul.

Vous renoncez pour lui au mal, aux vanités, à l'égoïsme ; vous promettez d'aimer Dieu et de faire le bien.

Souvenez-vous, petite marraine, souvenez-vous plus tard quels hauts enseignements vous devrez à l'enfant qui vous est confié ; vous lui devez la maternité d'âme !

Vous récitez le Credo d'une voix nette et claire, le parrain avec vous ; les petits yeux vagues du poupon suivent la flamme brillante de votre cierge, les petites mains roses, ces mains adorables qui ressemblent à des ailes, s'étendent et s'envolent vers vous.

Vous lui donnerez la lumière : la lumière resplendissante de la Foi et cette douce lumière du cœur qui met tout en relief... Vous lui montrerez toutes choses dans les clartés du beau et du vrai, pour que la filleule (c'est bien plus gentil, les petites filles !) ait l'âme joyeuse...

Vous allez ensuite signer l'acte de baptême. Le parrain fait au bedeau et aux enfants de chœur les générosités d'usage, et vous offrez une boîte de dragées à l'abbé qui a baptisé l'enfant.

En province, à la sortie de l'église, on jette aux gamins effrontés un sac de gros sous et de dragées plâtreuses, et ils se battent pendant qu'on s'éloigne.

A Paris et dans les grandes villes cela serait fort déplacé.

Vous rentrez à la maison et la maman, très heureuse, prend vite son petit ange, que chacun embrasse à la ronde.

Le papa, très fier, entraîne la famille dans la salle à manger, et on boit un doigt de vin d'Espagne à la santé et à la prospérité du nouveau baptisé.

La fête, le dîner seront pour plus tard, souvent des mois après.

En attendant, si vous demeurez non loin, vous venez voir le bébé, vous lui tricotez des chaussons, des brassières, des riens qui sont des attentions.

Au jour de l'An, à Pâques, vous lui offrirez un objet de toilette ; quand il grandira, un jouet.

Vous l'aimerez beaucoup, il vous le rendra... mais vous ferez attention à une chose, bien grave : c'est de ne pas rendre jalouse la petite maman, surtout pour un premier. Au septième, il y a moins de craintes...

Voilà les devoirs d'une marraine.

Il paraît aussi, mes chères amies, que vous désirez connaître ceux, plus mondains et plus aisés, de l'étiquette en visites.

Nos jeunes femmes ont, paraît-il, de ces manières... vous nous le dites ; oh ! les vilaines ! J'en connais beaucoup, je vais les gronder.

On entre droit dans le salon, tout droit vers la maîtresse de céans ; on lui serre la main, on ne s'occupe guère des personnes qui sont là, excepté si on les connaît, et on s'assied au premier siège vacant. C'est ainsi.

Que voulez-vous, il est bien difficile de présenter pour quelques minutes des gens qui ne se reverront peut-être jamais.

On prend parfaitement bien part à la conversation qui doit rester un peu générale ; quand ce sont de petits potins (pardon, le mot est accepté) du même cercle, on a l'air assez lamentable, je le reconnais ; la maîtresse de maison s'arrange alors pour faire cesser les commérages ; elle le demande en riant, et les plus bavardes se soumettent à son désir.

On croque un gâteau, on prend une tasse de thé et on repart comme on est venue ; toutefois, on salue de la tête, en se retirant, d'une seule inclination les personnes présentes.

Je sais que ce n'est pas extrêmement gracieux, ni joli, cela manque de liant, c'est un tantinet prétentieux... j'avoue ; mais songez que, si les petites dames fin de siècle sont toujours raides et pressées, elles *avaient* vingt visites dans une après-midi.

Cela s'appelle entretenir ses relations ! Ayez pitié de nous, belles marquises d'antan qui saviez si bien causer et retenir votre monde toute l'après-dinée par vos grâces et votre esprit... Nous vous reviendrons. On refait déjà la révérence.

En attendant, fin de siècle, milieu, commencement, n'importe la date qu'on ne demande pas, soyons aimables, mes amies.

ALIX-AYLICSON.



# RÉPONSES AUX QUESTIONS DU CONCOURS DU JOURNAL DES DEMOISELLES

ENIGME : Mouchettes.

CHARADE : Beau fort.

MOTS EN CROIX : Mac-Mahon. — Armée.

CURIOSITÉS : Le père Lachaise.

LANGUE FRANÇAISE : On croyait autrefois que certaines herbes cueillies le jour de la Saint-Jean, entre le lever de l'aurore et celui du soleil, avaient des vertus merveilleuses. Les employer toutes, c'est mettre toutes les chances de son côté.

DEVICES : 1° Henri IV. — 2° Louise de Vaudémont.

PROBLÈME POINTÉ :

Voyelles : N'en déplaie à l'espèce humaine, qui de jour en jour s'appauvrit, je trouve que, dans La Fontaine, les bêtes ont beaucoup d'esprit.

Consonnes : Midi, roi des étés, épandu sur la plaine, tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu. La terre est assoupie en sa robe de feu.

VERS A TERMINER : Chemine — Vents — Aubépine — Chantants — Prière — Cieux — Mère — Soyeux — Nature — Immensité — Pure — Eternité.

ACROSTICHE : Fontenelle. — Centenaire.

PROVERBE : Au besoin on connaît l'ami.

MOTS EN CARRÉ SYLLABIQUE :

NE	CRO	PO	LE
CRO	CHE	TA	GE
PO	TA	GE	RE
LE	GE	RE	TE

MOTS EN TRIDENT :

L	F	A
O	R	L
C	A	M
A	N	E
L	A	E
	C	
	O	
	R	
	U	
	S	
	S	
	E	

MOTS EN LOSANGE :

		C		
	P	S	A	C
	A	I	L	E
C	A	I	L	E
C	E	L	L	E
	N	I	T	R
	E	T	R	E
		E		

MOTS EN CROIX DOUBLE :

	C	R	U	C	H	O	N	
B		B	A	H	U	T		C
R	E		C	E	P		A	H
O	C	F		V		L	B	A
C	H	E	V	A	L	I	E	R
H	E	R		L		N	T	B
E	C		L	I	S		I	O
T		A	L	E	N	E		N
	S	O	C	R	A	T	E	

MOTS EN ROUE :

AR  
M  
E  
S  
T  
E  
L  
O  
G  
I  
P  
A  
C  
T  
E  
H  
O  
U  
R  
R  
E  
S  
P  
I  
R  
A  
C  
O  
L  
B  
V  
A  
L

MOTS EN CARRÉ :

N	A	B	A	B
A	V	A	R	E
B	A	R	O	N
A	R	O	M	E
B	E	N	E	T

(Plusieurs solutions ont été acceptées).

MOTS EN HÉLICE :

N  
D  
F  
C  
A  
F  
E  
S  
T  
O  
N  
T  
I  
E  
N  
E  
N  
T  
E  
R

MOTS EN LOSANGE SYLLABIQUE :

		U		
	P	A	N	C
U	N	A	N	C
	C	H	E	T
		M	I	T
		N	E	E
		T	E	

MOTS EN BOUQUET :

V  
I  
O  
L  
E  
T  
T  
E  
S  
A  
R  
D  
U  
S  
P  
H  
E  
R  
E  
S

DERNIÈRES PAROLES : Christine de Suède.

PAROLES CÉLÈBRES : 1° L'architecte Le Nôtre au pape Innocent XI. (L'abbé Filassier.)

2° Le général de Lève à Charles-Quint. (Anquetil.)

SURNOMS : Bussi-le-Clerc qui envahit le Parlement le 16 janvier 1589. (Notes de La Henriade.)

MOEURS ET COUTUMES : Dans la vallée de la Meuse. (Aimée de Ponthieu.)



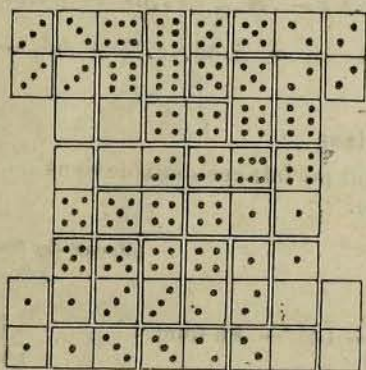
CASSE-TÊTE : Un chien.



RÉBUS : Un bienfait n'est jamais perdu.

TABLEAU ÉNIGMATIQUE : La Renommée.

PATIENCE DE DOMINOS :



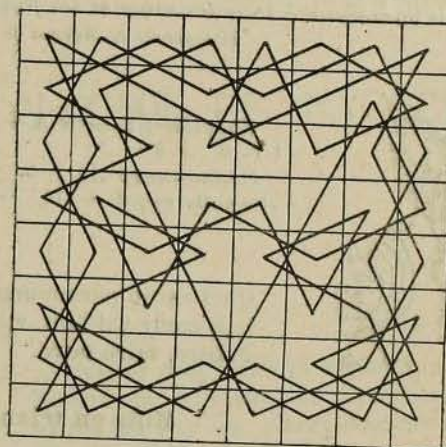
(Plusieurs solutions ont été admises).

ANAGRAMME : Priam. — Parmi. — Pimar. — Prima.

ANAGRAMME-LOGOGRAPHE : Nacre. — Ancre. — Ecran. — Crâne. — Nérac.

PROBLÈME SYLLABIQUE :

55	36	17	52	41	38	15	44
18	51	54	37	16	43	62	39
35	56	19	42	53	40	45	14
20	3	50	1	22	61	24	63
57	34	21	4	25	64	13	46
8	5	2	49	60	23	26	29
33	58	7	10	31	28	47	12
6	9	32	59	48	11	30	27



Je rencontre parfois une nymphe bizarre,  
 Qu'on trouve bien souvent et en bien des lieux  
 Sans que jamais on puisse la voir nulle part.  
 Pour avoir trop parlé condamnée par les dieux  
 A ne dire des mots qu'une syllabe ou deux.

(La Nymphe Echo).

## AVIS IMPORTANT

1° Nos abonnées sont priées de nous accuser réception des prix et accessits qui leur ont été adressés.

2° Les abonnées qui n'ont signé leurs travaux que d'un pseudonyme et celles qui n'ont donné qu'une adresse incomplète, sont priées de nous envoyer *nom* et *adresse* si elles désirent recevoir les prix ou mentions qu'elles ont mérités.

3° Nous prévenons nos lectrices que nous n'avons pu accepter certains pseudonymes à cause de leur longueur ou de leur caractère incompréhensible.

4° Nous engageons de nouveau nos lectrices à prendre part chaque mois aux Concours partiels; elles s'exerceront ainsi et pourront s'initier aux différentes questions proposées au Concours annuel.

5° Pour être agréable à nos lectrices, et pour cette fois seulement, nous avons tenu compte des corrections qui nous ont été adressées avant le 30 janvier.



## DEVINETTES

## Enigme



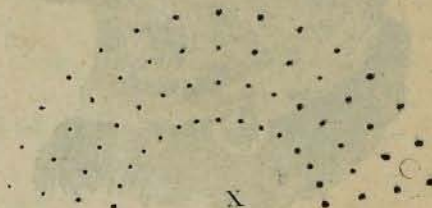
Je ne suis pas un escalier,  
Mais on me remonte sans peine;  
Je ne suis pas un prisonnier,  
Et pourtant je porte la chaîne;  
Je ne suis pas un animal,  
Mais mon poulx est égal et ferme;  
Que j'aille bien, que j'aille mal,  
Dans une boîte l'on m'enferme.

(Amie des Ardennes.)

## Mots en éventail

*Tour de l'éventail* : Une noble devise.  
*De gauche à droite* : Général. — Fruit. — Nymphé. —  
Qui n'est pas blanche. — Sur la mer. — Coutume. —  
Administration. — Louange. — Fin. — Naturaliste. —  
Refuge. — Sans éclat. — Pierre dure. — Ancienne province d'Asie-Mineure. — Tortue.

*Lettre commune à tous les mots et les finissant* : X.  
(Piquerette et Mimosa de Grimaud.)



## Problème pointé

*Voyelles* : .. — v.s — t. — d.nc — p.t.t — .s... — .ns. — v.l.nt — . —  
t.r. d'.l.s —  
*Consonnes* : .ie.. — .e — .a..e. — .a — .i.ou..e.e — .ai. — e.. —  
.i — .u. — .e — .ie. — .i — .eau —

## Devises

Quel est le personnage historique qui portait ces deux devises :  
1° A cœur vaillant, rien d'impossible.  
2° Dire, faire taire.

(Muguet des bois.)



## Mots en triangle

Un célèbre archevêque. — Un savant. — En Afrique. — Loi. — Au fond du tonneau. — Un lot sans tête. — Fin de la fin.

(A. Boudot.)

## Lettres inconnues

Ajouter une lettre aux six mots suivants, de manière à former trois prénoms masculins et trois prénoms féminins; les six lettres ainsi ajoutées formeront un prénom féminin :

Rien. — Amie. — Aise. — Gers. — Démodé. — Ducal.

(Une Amie des Ardennes.)



## EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE FÉVRIER

MÉTAGRAME :  
Sable. — Fable. — Râble. — Câble. — Table.

VERS A TERMINER :  
Candide. — Dieu. — Limpide. — Adieu. — Nouvelle.  
— Radieux. — Aile. — Yeux.

MOTS EN CROIX :  
Myosotis. — Roses.

ANAGRAMME CURIEUX :  
Ballon abîmé.

CHARADE : Sou vent.

## MOTS EN TRIDENT :

S	C	S
A	O	I
L	Q	L
E	T	D
P	R	E
	A	L
	E	
	I	
	C	
	O	
	T	

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.

Paris — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.